



LA VIE
PROTESTANTE
NEUCHÂTELLOISE

Dossier Dieu pour les «nuls»

Un dossier qui pose de bonnes questions
sans prétendre les résoudre!...



Voyage
Trois nanas
à Haïti



Fessée, gifle
A bannir
à tout jamais!

L'eau en vin

Nous sortons de la *FNAC* de Nîmes par un bel après-midi ensoleillé. Dans notre cabas, un kit internet qui, une fois installé sur l'ordinateur portable pris en vacances, nous permettra de nous connecter à nos proches par-delà les frontières. Le vendeur nous l'a promis: ce sera fait en un tour de main. Le cœur léger, nous débouchons un rosé bien frais et démarrons le programme d'installation. Aux petites heures du matin, nous continuons à nous relayer auprès du portable dont les messages d'erreur ont alimenté toutes les conversations de la soirée.

L'informatique est cousine de la métaphysique. Elle nous promet des solutions intégrées à nos problèmes quotidiens mais reste opaque à nos tâtonnements de débutants. Elle a ses grands programmeurs dans la bouche desquels tout est si facile mais dont le langage nous reste impénétrable. Et nous, simples utilisateurs, restons collés à nos écrans, pressant tous les boutons du clavier à la découverte des miracles de la technologie.

Armés de nos souris, nous partageons une même quête que les croyants munis de leur Bible cherchant le sens de la vie dans le discours prolifique des pasteurs ou dans la pensée tortueuse des maîtres de théologie. Ensemble, nous grapillons les bribes de connaissance qui viennent alimenter nos propres expériences. Et c'est en fin de compte de cette expérience pratique que nous tirons notre savoir et notre richesse personnelle. Pour nous, tâtonneurs d'ordina-

teurs, le monde informatique a créé un nouveau genre littéraire: les livres pour les nuls. Vous les avez sûrement déjà consultés, ces gros pavés qui vous guident pas à pas dans l'utilisation d'un nouveau programme. Du côté de la théologie, nous en sommes toujours à la dogmatique en vingt volumes de Karl Barth... Aussi voulons-nous par ce numéro opérer un raccourci en vous proposant à notre tour Dieu pour les nuls!

«Face à l'incompréhensible, une stratégie consiste à se lancer dans des théories aussi complexes que fumeuses comme pour masquer son ignorance: nos bibliothèques de théologie n'en sont hélas pas exemptes»

Les questions de la foi et du sens de la vie nous laissent désespérés comme un programme informatique que nous ne maîtrisons pas. Face à l'incompréhensible, une stratégie consiste à se lancer dans des théories aussi complexes que fumeuses comme pour masquer son ignorance: nos bibliothèques de théologie n'en sont hélas pas exemptes. Une autre tactique, depuis quelques mois en cours dans le pays d'un certain W, consiste quant à elle à dissimuler sa perplexité derrière des notions à l'emporte-pièce de la justice, du bien ou du mal. Une troisième voie enfin, plus humble, admet qu'elle n'a pas toutes les réponses. Elle ne

renonce pas pour autant à chercher une logique derrière ce qui lui échappe encore. Elle nous croit, simples mortels, résolument capables de comprendre et d'agir malgré nos connaissances limitées. Sans elle, il y a longtemps que nous aurions cessé de nous acharner sur nos claviers...

Tous des nuls pour Dieu? Les petits malins ne sont en tout cas certainement pas ceux que l'on croit. Ce ne sont pas ceux qui tiennent les plus beaux discours ou lâchent les affirmations les plus massives. Non, ce sont plutôt ceux qui persévèrent avec les outils qu'ils ont, qui font leurs expériences, qui posent les bonnes questions et essaient jusqu'à ce qu'ils aient saisi le système. Et si j'en crois mon NT (le Nouveau Testament, pas le programme *Windows*), c'est bien pour ces nuls-là que le Dieu de Jésus-Christ a manifesté un petit faible!



Maîtres-mots

*” J'ai sur le bout de la langue
Ton prénom presque effacé
Tordu comme un boomerang
Mon esprit l'a rejeté
De ma mémoire que la bringue
et ton amour ont épuisé”*

Dani + Daho,
Comme un boomerang



On reprend, par le début...

Ce n'est pas facile de mettre la question de Dieu sur la place publique. On a peur de ne pas réussir à dépasser les stéréotypes du café du Commerce ou les débats d'experts... La VP est pourtant convaincue que cette question de Dieu est pertinente pour aujourd'hui. Par ce dossier, elle cherche à la conjuguer dans les mots les plus simples. En bref, elle vous propose un dossier à bas seuil d'exigence, avec un seul mot d'ordre: l'accessibilité! Certes, les questions restent compliquées, même si nos réponses, limitées, et peut-être un peu nulles, cherchent la simplicité. Nous ne voulons pas faire croire que la question de Dieu se résout avec d'appétissantes recettes. Si après la

lecture de ce dossier, vous n'avez pas trouvé de réponse mais que vous vous posez vos propres questions, l'objectif sera atteint.

Le temps a bien changé depuis les catéchismes de la Réforme qui apprenaient aux croyants à structurer une foi qui allait de soi. Aujourd'hui, la foi en Dieu doit montrer sa pertinence avant de chercher à se présenter de manière claire et cohérente. A l'image de ce qui est souvent proposé par les catéchismes pour adolescents, nous vous proposons de surfer sur quelques interrogations afin de permettre à la question de Dieu d'y résonner de manière renouvelée.

Fabrice Demarle ■

Le Bon Dieu est-il le bon Dieu?

L'expression souligne triplement l'identité du dieu qu'elle évoque. D'une part, il n'est pas un dieu quelconque mais le Bon Dieu, d'autre part, il n'a qu'une qualité, il est le **Bon Dieu**, et finalement c'est lui le grand patron, il est le **Bon Dieu**. Les conséquences pour nos convictions religieuses sont limpides. Quand nous disons le Bon Dieu nous supposons que Dieu sera le Bon Dieu ou il ne sera pas. Lorsque nous évoquons le **Bon Dieu**, c'est pour exiger qu'il évite l'irruption du malheur dans nos confortables sérénités quotidiennes; et si nous parlons du **Bon Dieu**, c'est pour affirmer qu'il y a sûrement quelque chose au-dessus de nous. Le Bon Dieu fait partie de notre train-train de tous les jours au même titre que nos consensus, notre secret bancaire, nos conformismes, notre armée et notre chocolat. Il est le label religieux de la qualité suisse. Aucune raison que Dieu lui-même ne se rallie à

nos idéaux, d'autant plus que nous sommes disposés à lui accorder le titre flatteur de Bon Dieu. Cette manière de parler de Dieu est pertinente dans la mesure où nous

«Le Bon Dieu fait partie de notre train-train comme nos consensus, notre secret bancaire, nos conformismes, notre armée et notre chocolat»

parlons de Dieu en le reliant à la vie de tous les jours. Le problème, c'est que la vie est plus complexe que la vie confortable du citoyen suisse qui postule que tout est simple et que nous méritons bien d'affirmer qu'il n'y en a point comme nous. Et si la vie est compliquée, alors la question de Dieu l'est également. D'ailleurs, nous le savons bien: un tragique acci-

dent de la route nous frappe, une crise bouscule le cours normal des choses, nos espoirs sont déçus, et déjà nous congédions le Bon Dieu. Dieu merci, le **Bon Dieu**, cet alibi de nos privilèges et le garant de nos faciles simplifications de la vie, n'existe pas.

Maurice Baumann ■

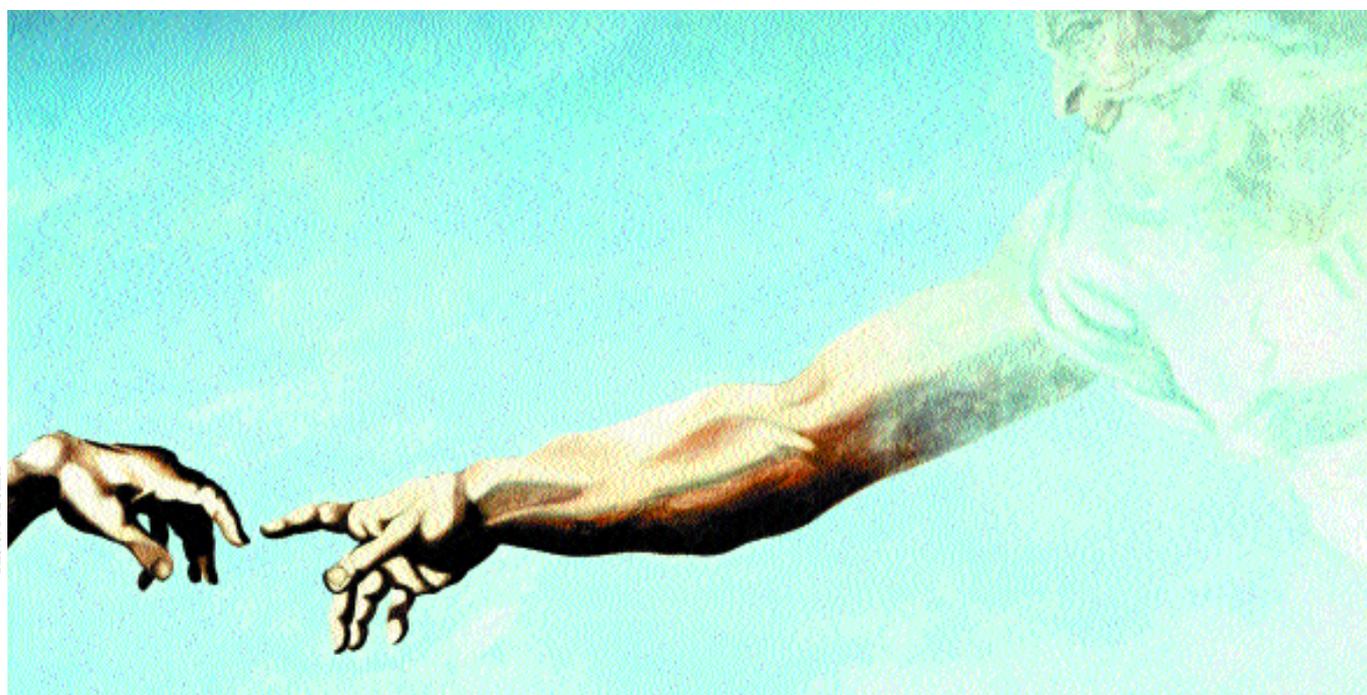
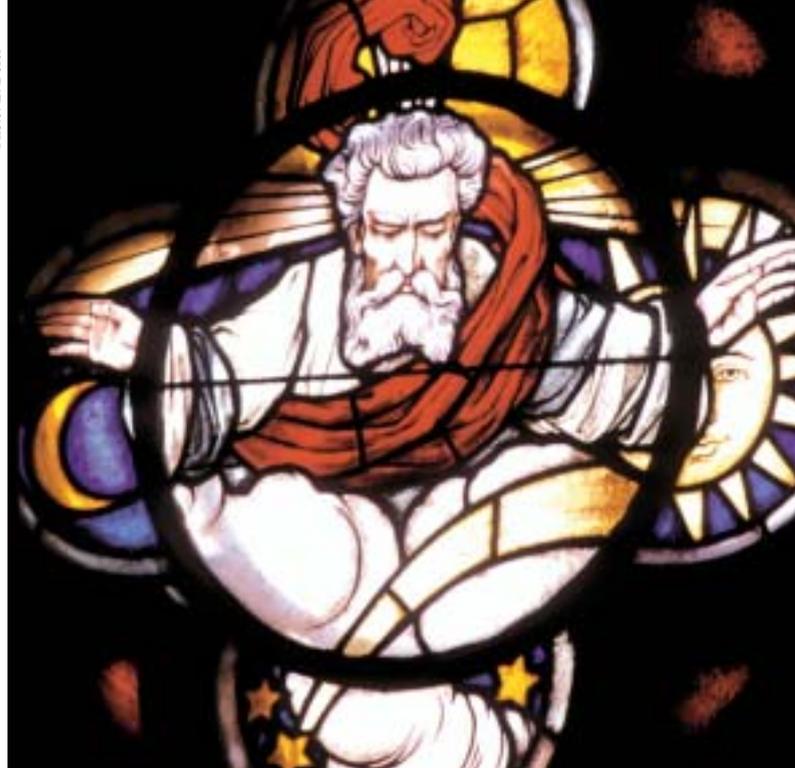


Photo: P. Bohrer



le vrai visage de Dieu, celui qui se révèle sur la croix. C'est le paradoxe du Dieu chrétien, un Dieu qui se fait homme et qui passe par l'ultime limite humaine - la mort - tout en restant un Dieu transcendant, un vis-à-vis caché.

«Toutes les images que l'on projette sur Dieu l'emprisonnent dans nos schémas»

A l'image de Dieu, l'être humain est un être en relation, toujours face à quelqu'un, ce qui lui a parfois fait croire que «l'enfer, c'est les autres».

Mais dans tous ces face-à-face continus de l'existence, le visage de ce Dieu, qui s'approche de nos vies par Jésus-Christ, vient nous libérer d'un emprisonnement relationnel. Ce visage de Dieu permet aux amoureux de voir leur amour de profil, plutôt que de rester indéfiniment face à l'autre visage. Cette présence de Dieu nous offre l'occasion de comprendre les relations dans lesquelles nous nous trouvons, et de sortir des illusions infernales, où l'on croit que les autres risquent de nous emprisonner. Le visage de Dieu vient nous libérer. Il casse son image et brouille les pistes pour qu'on puisse mieux se voir les uns les autres, et pour que nous puissions mieux le voir Lui, comme un Dieu proche et en relation.

Pierre-Yves Moret ■

Quelle tête il a ?

Dieu existe, certains l'ont rencontré, mais peu nous ont dit à quoi il ressemblait. Nous connaissons tous l'image du Bon Dieu barbu, et on croit frôler le blasphème lorsqu'on se souvient du commandement: «Tu ne te feras pas d'image». Alors que le premier chapitre de la Bible nous dit que Dieu créa l'homme à son image. Dieu semble être un brouilleur de pistes. Notre imagination étant féconde, nous interprétons les choses selon nos repères. C'est pourquoi l'image d'un vieux barbu austère et bienveillant nous vient à l'esprit quand nous pensons à Dieu, ce Père éternel. L'image en soi n'est pas néfaste, elle devient gênante quand elle masque la réalité de Dieu. L'interdiction de se faire des images et des idoles veut éviter que nous occultions sa réalité et sa proximité. Toutes les images que l'on projette sur Dieu l'emprisonnent dans nos schémas. La seule qui soit respectueuse, c'est celle qui casse l'image que l'on se fait de lui. C'est ce Jésus-Christ qui vient sur Terre et qui meurt cloué sur une croix, apparemment sans gloire. Ainsi, Dieu passe de l'image d'un Bon Dieu barbu lointain à celle d'un Dieu qui vient se révéler dans notre condition humaine pour inviter les hommes à ressusciter à une vraie vie, ouverte sur le monde et la réalité, hors de certains tombeaux de nos existences. Voilà

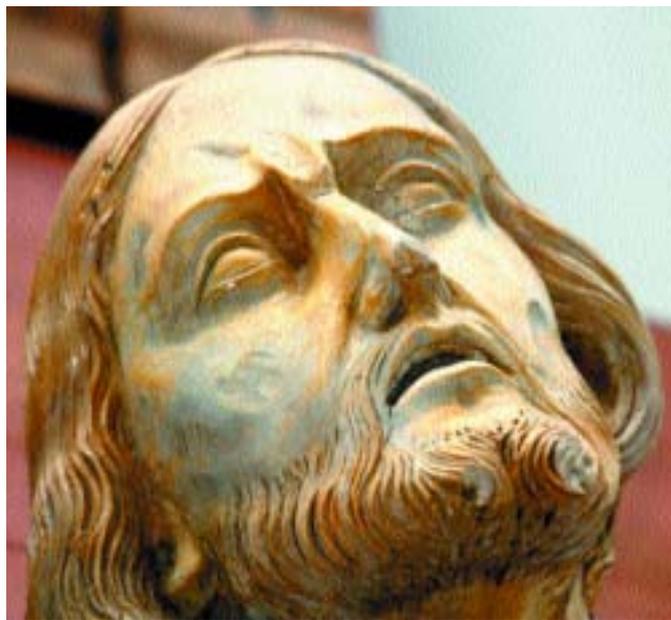


Photo: P. Bohrer

Juge ou partie ?

En tant que juge d'instruction, Porphyre Petrovitch a pour tâche de faire appliquer la loi. Par métier, il s'intéresse donc d'abord aux transgressions. Et son souci principal, ces temps-ci, est celui d'un crime particulièrement sordide: une vieille usurière a été tuée à la hache dans son appartement et une partie de ses biens a été dérobée. Porphyre connaît l'identité du meurtrier. Ce n'est pas une brute, tout le contraire même: un homme intelligent, cultivé,

brillant. Cet étudiant sans le sou s'est laissé conduire par une idée qu'il croyait géniale et, au bout du compte, juste, puisqu'il avait même écrit un article à son sujet: les humains supérieurs ne sont pas tenus de respecter la loi lorsqu'il s'agit de faire avancer l'humanité vers le Bien. L'usurière était une femme méchante et avide. Son existence n'apportait rien de positif à l'humanité. Il l'a supprimée dans l'intention d'utiliser sa fortune pour alléger la vie de ceux qui



souffrent. Il a transgressé la loi. Porphyre n'a aucune preuve contre lui mais une intime conviction. Et il perçoit que le meurtrier ne va pas bien du tout, malgré ses fanfaronnades et ses ruses. Il ne supporte pas son crime, mais n'a pas la force de se l'avouer. Alors Porphyre agit de sorte à provoquer l'aveu du coupable. Le juge sait qu'il s'agit là de la seule solution non seulement en regard de la justice mais aussi pour le meurtrier lui-même. Ce criminel-là n'est pas une brute. Il ne pourra jamais vivre avec sa transgression. Pour revenir à lui-même, pour retrouver sa condition d'homme, il faut qu'il abdique de son orgueil en se livrant. Et c'est le plus difficile. Porphyre, en tant que juge, va donc faire son possible pour encourager tout ce qui, dans le meurtrier, va dans le sens de l'aveu. Et il réussira: Raskolnikov se livra et finira par retrouver une vie humaine. Porphyre: juge et père soucieux. Un relais de Dieu le Père. Relisez *Crime et châtiment* de Dostoïevski.

«Les humains supérieurs ne sont pas tenus de respecter la loi lorsqu'il s'agit de faire avancer l'humanité vers le Bien»

Pierre-Luigi Dubied ■

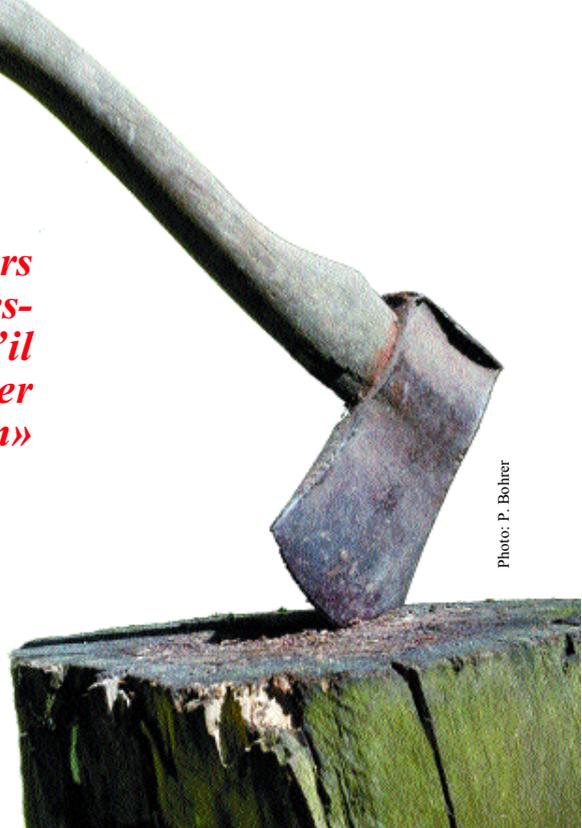


Photo: P. Bohrer

Il sort d'où?

Le Dieu des chrétiens, c'est d'abord le Dieu de Jésus de Nazareth, confessé comme Jésus le Christ (le Messie), et le Dieu de l'apôtre Paul de qui nous viennent les écrits les plus anciens de la religion chrétienne. Ni pour Jésus, ni pour Paul, il ne faisait de doute que le Dieu auquel ils se réfèrent était le Dieu du peuple juif. Jamais l'idée ne les effleura qu'il aurait pu s'agir d'un autre Dieu. Le dessein et la volonté de Dieu étaient pour eux consignés dans les Ecritures, c'est-à-dire dans la première et la deuxième parties de la Bible hébraïque; la troisième était, à leur époque, encore en gestation. La nouveauté

«Ni pour Jésus, ni pour Paul, il ne faisait de doute que le Dieu auquel ils se réfèrent était le Dieu du peuple juif»

qu'annoncèrent Jésus et Paul était l'ouverture de Dieu aux nations. Le Dieu d'Israël veut le salut de toutes les nations, mais les nations ne pourraient jamais contester le fait que Dieu s'est en premier lieu lié au peuple juif (Paul le montre dans les chapitres 9-11 de l'épître aux Romains). Mais très vite, il y eut des gens qui pensaient que le Dieu des chrétiens n'avait absolument rien à voir avec le Dieu des juifs. Ce fut notam-

ment le cas de l'homme d'affaires Marcion qui, au II^e siècle, fonda sa propre Eglise. Il considéra le Dieu des juifs comme un demiurge, c'est-à-dire un mauvais créateur, cruel et imparfait, et lui opposa le Dieu des chrétiens, le Dieu de l'amour, de la paix et de la perfection. Bien que l'Eglise n'ait pas suivi ces thèses, la tentation marcioniste l'a accompagnée tout au long de son histoire. Et encore aujourd'hui beaucoup de personnes pensent pouvoir considérer le Dieu de l'AT comme différent de celui du NT. Ce qui fait problème dans les textes bibliques (la violence, la guerre, un Dieu incompréhensible) est attribué à l'«ancienne alliance», alors que la nouvelle serait exclusivement empreinte d'amour et de compassion. Mais le NT fait également référence à un Dieu qui ne se laisse pas enfermer dans l'image du «bon Dieu». Le Dieu biblique est imprévisible, il ne cesse de surprendre et de bousculer l'homme, que cela soit dans la Bible hébraïque ou la Bible chrétienne qui intègre justement la Bible hébraïque.



Photo: L. Borel

Thomas Römer ■



On a tous le même Bon Dieu, n'est-ce pas?

Non. On n'a pas tous le même bon Dieu. Dieu est le même dans toutes les religions, mais sous des appellations différentes. L'idée, très populaire, forme une bonne base de dialogue entre les confessions, entre les religions, entre les cultures.

Je concède volontiers que certaines conceptions sur Dieu sont très «parentes» d'une religion à l'autre. La chose est évidente à l'intérieur du christianisme, ou entre les diverses familles d'esprit de l'islam, par exemple. Pour le Dieu des chrétiens et celui des juifs, l'identité est presque évidente, du moins sur le plan historique. Dans l'islam, c'est plutôt le monothéisme strict qui apparente Allah au Dieu des judéo-chrétiens. Dans ces trois religions, Dieu est non seulement suprême, mais unique. Il a un caractère, une volonté, des sentiments, des projets... Un peu comme une personne humaine.

La dimension de force suprême relie le Dieu des monothéismes au Dieu d'autres religions, par exemple asiatiques. Mais il y a des différences: dans l'hindouisme, Dieu n'est pas unique, dans le bouddhisme, on ne peut pas parler d'un Dieu suprême «personnel», etc.

A partir de ces différences théologiques, décider si Dieu est «le même» ou pas est une affaire de croyance. Mais ce qui me fait dire qu'on n'a pas le même bon Dieu, c'est ce que les humains font au nom de ce «bon Dieu» et qui lui donne un visage bien grimaçant.

Avait-on vraiment le même bon Dieu lorsqu'un certain Adolf Hitler, qui a été jusqu'à se prendre pour le messie de Dieu, envoyait à la mort le tiers d'un peuple qui se réclamait aussi de Dieu? L'antisémitisme chrétien peut-il vraiment affirmer adorer le même Dieu que les juifs?

Et par un étrange retour des choses, peut-on aujourd'hui soutenir qu'on a le même bon Dieu lorsque Sharon envoie, au nom d'une certaine pro-

messe de son Dieu, ses troupes à l'assaut des Palestiniens qui seraient réputés avoir le même Dieu? Ces Dieux-là sont-ils bons? Et sont-ils «même»?

«L'antisémitisme chrétien peut-il vraiment affirmer adorer le même Dieu que les juifs?»

Pouvons-nous penser que Dieu, en versions occidentale et chrétienne, est vraiment le même pour ceux qui prennent le parti de la justice, de la paix et de la création que pour ceux qui défendent un néocolonialisme libéral version coca-cola/ dollars/

pétrole? Dieu est-il le même pour ceux qui prétendent que Dieu justifie la peine de mort et le port d'armes des citoyens que pour ceux qui s'engagent et parfois meurent pour des causes comme *Médecins sans frontières* ou *Amnesty International*?

Un même Dieu que chacun invoque à sa manière? Ou surtout diverses manières de défigurer chacun son Dieu, de le rendre hideux pour le prochain, de le travestir, de l'obscurcir et de le trahir.

Jean-Michel Sordet ■



Photo: P. Bohrer

Au moins chez les chrétiens, alors!?!

Pas de Christ, pas de chrétien. C'est Jésus qui apprend à ses disciples à appeler Dieu: «Père». De Genève à Constantinople, de Rome à Jérusalem, les chrétiens sont tous d'accord: Dieu est d'abord et surtout «notre Père qui es aux cieux...». Ressuscité, Jésus le rappelle à Marie de Magdala: «Ne me retiens pas! (...) je monte vers mon Père qui est aussi votre Père, vers mon Dieu qui est

aussi votre Dieu» (Jean 20,17).

Impossible à retenir, ce Dieu-Père nous échappe.

«Chaque époque, chaque culture va dessiner un profil particulier pour exprimer ce que représente le Dieu-Père»

Insaisissable, indéfinissable une fois pour toutes. Pour le chrétien comme pour tout être humain, Dieu reste un mystère. Il est «tout Autre», toujours ailleurs, toujours différent, au-delà de ce que nous pouvons concevoir. Voilà pourquoi chaque époque, chaque culture va dessiner un pro-



fil particulier pour exprimer ce que représente le Dieu-Père. Au point d'élaborer des théologies contrastées. Alors que les orthodoxes magnifient la Trinité dont l'icône de Roublev, avec ses trois visiteurs mi-hommes mi-anges, donne une image de sereine communion, l'Eglise de Rome s'exprime en hiérarchie avec un Dieu qui canalise sa présence par le magistère d'une institution. Quand les Réformateurs comprennent un Dieu crucifié qui renverse toute convention, les mouvances fondamentalistes l'installent à nouveau dans son trône de puissance et de jugement. Le Dieu chrétien est un Père riche de l'amour de tous ses enfants.

Il peut même prendre les contours d'une mère quand la théologie féministe cherche à l'émanciper de son carcan patriarcal.

Dieu aux mille interprétations, folle diversité chrétienne qui discerne le Créateur par-delà le visage d'un prophète de Nazareth. Mais cette pluralité respecte la vitalité de la foi, elle suit les traces d'une quête qui demeure infinie. Chaque regard sur Dieu a sa dignité, sa pertinence, son sens. Le christianisme est riche de cette multiplicité, il doit s'en réclamer.

Cédric Némitz ■

Photos: Y. Eigenmann



Artiste inconnu, carton, Dieu le Père dans les cieux entouré de la lune et des étoiles, CSRIV, Fonds Kirsch, début XXe, projet pour les Charmettes, Fribourg.



Artiste inconnu, carton, Dieu le Père dans les cieux entouré d'oiseaux, au-dessus de la mer, CSRIV, Fonds Kirsch, début XXe, projet pour les Charmettes, Fribourg.



Artiste inconnu, carton, Dieu le Père dans les cieux au-dessus d'une montagne, CSRIV, Fonds Kirsch, début XXe, projet pour les Charmettes, Fribourg.

Où puis-je le joindre?

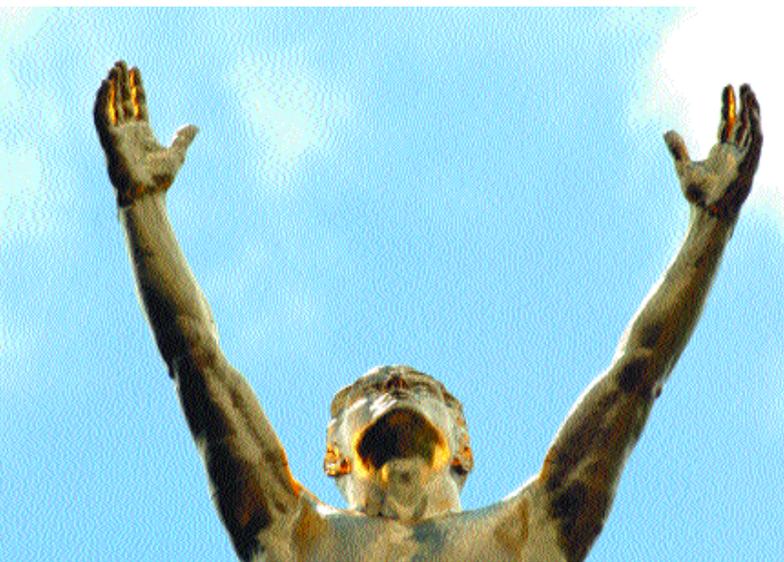


Photo: P. Bohrer

volé. Et si vous la refusez vraiment, elle vous rattrape dans vos rêves.

Prier, c'est tout simplement admettre que l'on peut être dérangé par Dieu. Une fois cela reconnu, ta vie devient prière. Nul besoin de performance, d'intelligence et de

«Ce qui donne à la prière tout son sens, c'est la réponse que l'on fait à Dieu»

savoir, la prière, comme un baiser, te touche, et tu réponds ou pas. Certes, il y a des lieux privilégiés, des espaces donnés pour prier, mais la plus belle prière est celle qui se vit au jour le jour, dans le quotidien de ta vie. Celle où Dieu te surprend là où tu es, quoi que tu fasses. Dès l'instant où tu lui réponds, elle devient cet échange, ce partage qui tout de suite, comme un baiser échangé, donne lumière à ton attente (exaucement).

Après, on ne vit plus comme avant. Car ce qui donne à la prière tout son sens, c'est la réponse que l'on fait à Dieu. Et là encore, comme un baiser, il faut essayer. Celui qui n'a jamais embrassé perd le plus beau fleuron de l'existence, celui de l'amour de l'Autre qui, soudain, se pose sur ton prochain.

Jean-Pierre Roth ■

Quelque révolte qu'on y mette, et même parfois de l'indifférence ou encore de l'arrogance, on se heurte sans cesse à la prière. La prière n'est pas au départ une question d'appartenance à une Eglise ou à une religion. La prière vous surprend comme un baiser



Qui cherche qui?

«J'ai lu quelque part: Dieu existe, je l'ai rencontré!
 Ça alors! Ça m'étonne! Que Dieu existe, la question ne se pose pas! Mais que quelqu'un l'ait rencontré avant moi, voilà qui me surprend!»

Chacun connaît ce superbe sketch de Raymond Devos qui - comme tout humour de qualité - pose des questions très sérieuses. En admettant l'existence de Dieu, la question de son accessibilité devient incontournable: comment le connaître? Comment faire sa volonté?

l'interprétation des Ecritures).

D'une certaine manière, on peut dire que le croyant ne peut prétendre chercher Dieu qu'à partir du moment où il s'est révélé à lui. Voilà qui contraint à la modestie! Force est de constater qu'elle n'est pas toujours de mise. Pourtant, étonnamment, la question de Dieu se pose obligatoirement à l'homme - en-dehors de toute révélation - dès que celui-ci s'interroge sur le sens et l'origine de la vie ainsi que de l'univers. Tout scientifique

Photos: Y. Eigenmann



Artiste inconnu, carton, Dieu le Père assis sur des nuages les pieds sur le globe terrestre, CSRIV, Fonds Kirsch, début XXe, projet pour les Charmettes, Fribourg.



Artiste inconnu, carton, Dieu le Père devant le soleil, CSRIV, Fonds Kirsch, début XXe, projet pour les Charmettes, Fribourg.



Artiste inconnu, carton, Dieu le Père dans les cieux, CSRIV, Fonds Kirsch, début XXe, projet pour les Charmettes, Fribourg.

Copyright: Centre suisse de recherche et d'information sur le vitrail, Fonds Kirsch.

Dans la tradition biblique, aucun doute, c'est toujours Dieu qui fait le premier pas: qu'il s'agisse d'Abraham, de Moïse, de David, des prophètes, puis des disciples de Jésus, c'est toujours lui qui prend l'initiative de la rencontre. Remarquons au passage qu'il ne se dévoile jamais en personne, mais par l'intermédiaire d'anges, de songes, d'un buisson ardent ou, dans le Nouveau Testament, en Jésus. La connaissance de Dieu n'est donc ni immédiate, ni complète, mais demande à être constamment (ré)interprétée. C'est là qu'un espace de recherche s'ouvre au fidèle qui ne devrait jamais oublier l'aspect imparfait et subjectif de ses découvertes (dans notre tradition, typiquement dans

«La connaissance de Dieu n'est ni immédiate, ni complète, et demande à être toujours (ré)interprétée»

se verra confronté, au moins théoriquement - ou philosophiquement -, à cette interrogation. De cette interrogation naissent quelques affirmations sur Dieu, mais on ne peut guère dépasser ici le stade d'une définition a contrario: Dieu est ce que l'homme n'est pas, à savoir immortel, omniscient et tout-puissant. C'est finalement bien peu, mais c'est dans la perception de l'abîme de son ignorance et la découverte de son insignifiance que l'homme sent la béance qui comme Pascal lui permettra peut-être d'être prêt à accueillir la révélation divine.

Philippe Kneubühler ■

Photo: P. Bohrer





Si c'est pas Dieu, c'est qui?

Au Moyen-Age et jusque dans les temps modernes, plusieurs courants de la tradition chrétienne ont jugé indispensable de prouver l'existence de Dieu. Il fallait d'abord savoir que Dieu existe, pensait-on, avant de pouvoir affirmer qu'Il nous a parlé par l'intermédiaire de la Bible. Depuis Kant (1724-1804) cependant, on sait que ces preuves ne sont pas concluantes. La prédication chrétienne doit donc depuis lors se passer de cet appui. Il serait bien navrant, en effet,

que l'on persiste à invoquer ces preuves quand on sait qu'elles sont illusoire.

«Nous portons en nous, assurément, l'idée de Dieu, mais nous ne pouvons rien en savoir»

qu'il est distinct du monde, au-delà du monde, et à l'origine du monde. S'il est le Créateur, il nous faut admettre qu'il dispose de la puissance fabuleuse - la

Ces preuves visaient à établir l'existence de Dieu le Créateur. Il fallait d'abord, évidemment, tenter de préciser l'idée que l'on s'en faisait. On disait, à ce sujet, des choses du genre de celle-ci: s'il est le Créateur, nous devons penser qu'il est distinct du monde, au-delà du monde, et à l'origine du monde. S'il est le Créateur, il nous faut admettre qu'il dispose de la puissance fabuleuse - la tradition disait «infinie» - de faire exister le monde, et comme ce monde est, disait-on, merveilleusement organisé, il nous faut penser également que le Créateur dispose d'une intelligence gigantesque - que la tradition disait, elle aussi, infinie. S'il est le Créateur, il faudrait dire aussi qu'il est éternel, immuable, etc.

Pascal (1623-1662), avant Kant, a semé le doute quant à la possibilité de prouver l'existence du Créateur. Si Dieu est infini, faisait-il remarquer, nous ne pouvons guère nous en faire une idée claire et distincte, et si nous ne pouvons nous en faire qu'une idée vague et floue, par quel étrange raisonnement pourrions-nous aboutir à poser qu'Il existe incontestablement? «Nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'Il est, ni s'Il est», écrivait-il au début du célèbre texte du «Pari». Au terme d'une démarche bien plus longue et plus technique, Kant aboutissait à une position semblable: nous portons en nous, assurément, l'idée de Dieu, mais nous ne pouvons rien en savoir; nous pouvons bien le penser, mais nous ne pouvons pas le connaître.

Il n'en résulte ni que Dieu n'existe pas, ni que l'on soit habilité à dire désormais à son propos n'importe quelle idée farfelue qui nous passe par la tête. C'est un effort intellectuel considérable qui nous a permis de savoir que les preuves classiques ne sont pas concluantes. C'est seulement en poursuivant un tel effort, et non pas en s'autorisant à dire n'importe quoi, que l'on peut espérer parler de Dieu autrement.



Photo: N. Cramer

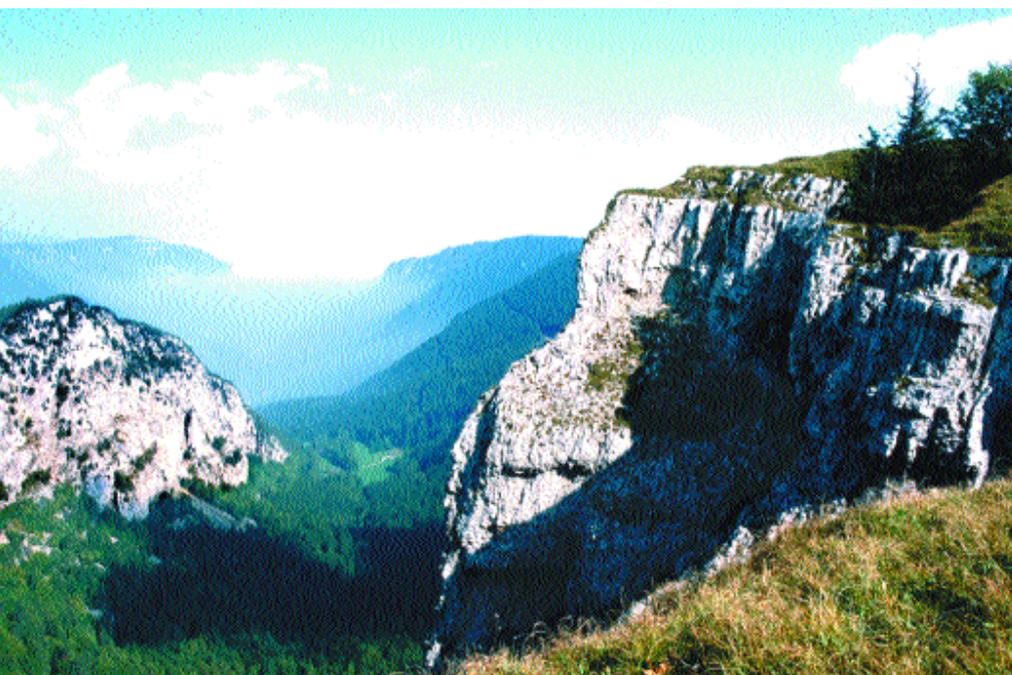


Photo: P. Bolner

Pierre-André Stucki ■



Rien à cirer?

Dieu se moque-t-il de la guerre, de la famine, des drames, des injustices? Allez, pourquoi ne pas l'avouer: on pose souvent cette question parce que c'est facile de la poser. Facile de dire que Dieu n'existe pas puisque le mal existe; facile de dire que s'il existe en permettant le mal, alors c'est un Dieu impuissant et en tant que tel inintéressant. Comme il est archi-facile de dire que Dieu est pervers puisqu'il sacrifie son fils sur la croix.

△ Le petit théologien

Si vous avez l'intention de vous poser sérieusement la question, il va falloir ne pas vous arrêter au cadre ultra-évident que certains vous servent; comme, par exemple, d'articuler le problème entre le péché et Dieu. Mettez au feu tout de suite ce genre d'argument: *si le mal existe, c'est à cause du péché que les hommes commettent, et Jésus vient l'ôter en venant mourir sur la croix*. Car si vous vous laissez aller à ce genre de relation de cause à effet, supportez qu'on vous réponde alors: *si Jésus est venu sur terre à cause du péché, alors Jésus dépend du péché puisque c'est lui qui conditionne sa venue*. Vous êtes d'accord que ça fait tache!

△ Truc

La question du mal dans notre monde ne peut pas se poser en «problématique», en «logique», en «relation de cause à effet». Tout cela n'a qu'un objectif: essayer de vous rassurer. Le mal ne peut s'extraire de l'existence et surtout

de la souffrance qu'il suscite en chacun d'entre nous: *Jésus, nous dit Claudel, n'est pas venu expliquer le mal; il est venu le remplir de sa présence.*

△ A vous de jouer

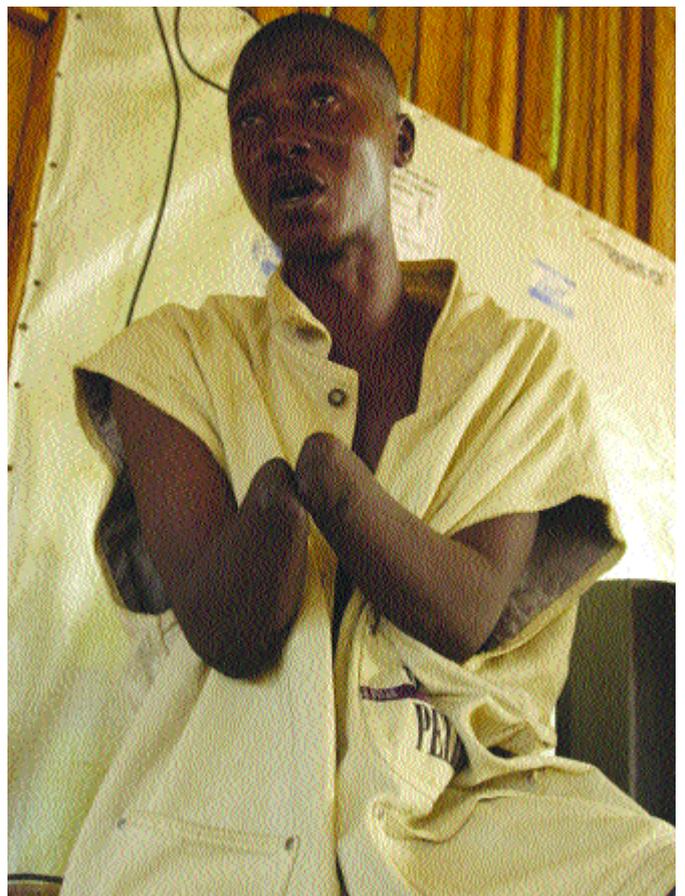
S'il vous arrive une tuile, si vous êtes profondément choqué par quelque chose, plutôt que de vous laisser entraîner aux conclusions fallacieuses et stériles, essayez de voir ce que vous pourrez en faire dans votre propre vie. Il est là ce mal, il est en vous; que pouvez-vous en faire? Vous laisserez-vous gagner par la haine de celui, celle, ceux ou celles qui en sont les auteurs? Laissez-vous votre vie à la merci de la résignation?

△ Note technique

Tenez, reportez-vous au manuel du chrétien: Jean, chapitre 9. Ce texte dans lequel Jésus est interpellé par ses disciples à propos d'un handicap inexplicable, la cécité d'un homme: *«Ses disciples lui posèrent cette question: Rabbi, qui a péché pour qu'il soit né aveugle, lui ou ses parents? Jésus répondit: Ni lui, ni ses parents. Mais c'est pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui!»* (Jn 9, 2-3). Jésus semble dire ici qu'il n'y a justement pas d'explication à trouver au mal chez qui que ce soit. En revanche, en quoi un handicap, une tare, une fracture peut être la base de quelque chose qui soit à la gloire de la création et de Dieu? Faire de ma vie, pleine d'insuffisance, le signe d'une présence de Dieu: voilà le défi adressé au mal!

«Ses disciples lui posèrent cette question: Rabbi, qui a péché pour qu'il soit né aveugle, lui ou ses parents? Jésus répondit: Ni lui, ni ses parents. Mais c'est pour que les œuvres de Dieu se manifestent en lui!» (Jn 9, 2-3). Jésus semble dire ici qu'il n'y a justement pas d'explication à trouver au mal chez qui que ce soit. En revanche, en quoi un handicap, une tare, une fracture peut être la base de quelque chose qui soit à la gloire de la création et de Dieu? Faire de ma vie, pleine d'insuffisance, le signe d'une présence de Dieu: voilà le défi adressé au mal!

«Faire de ma vie, pleine d'insuffisance, le signe d'une présence de Dieu: voilà le défi adressé au mal!»





Δ Attention!

Ne tombez pas dans le piège de dire que Dieu fait de chaque mal un bien, sinon vous retomberiez dans le piège de la mauvaise théologie, à savoir de dire que Dieu veut le mal puisqu'il y a au bout du compte un bien! Dites-vous bien que seule la personne qui surmonte dans sa propre chair un mal peut, après coup, dire de sa propre expérience qu'elle fut pour elle un moyen de grandir dans la foi. Cela lui appartient à elle seule. Laissons la foi dans la sphère de l'existence, et non dans celle de la connaissance sans conscience.

Guy Labarraque ■

Photo: Oikoumene



A quoi sert-il?

Vous connaissez la scène entre l'âne et le bœuf de la Pastorale des santons de Provence: ils réchauffent Jésus de leur chaude haleine, et ils ont l'air de le faire «comme ça», gratuitement.

Au bout d'un moment cependant, l'âne fait remarquer que, bien qu'étant parfaitement disposé à venir en aide au nouveau-né, il souhaite trouver, un jour, sa récompense. A l'indignation feinte du bœuf, l'âne rétorque: *«Allé vai, hypocrite, dis-lui, à la bonne Mère, qu'on y pense aussi à la gloire!»*

C'est vrai, si on croit en Dieu, si on l'aime, il faut quand même que ça serve à quelque chose! *«A quoi cela sert-il?»* est une question tout à fait pertinente, en tout cas très humaine. Si on ne retire rien de l'amour de Dieu et pour Dieu dans notre quotidien, alors Il n'en vaut pas la peine...

C'est une attitude absolument normale; tout psychologue sait très bien que la gratuité absolue n'existe pas. Mon amour pour Dieu - qui est une réponse au sien - doit au moins me permettre de vivre plus harmonieusement, voire plus facilement. Se savoir aimé, accepté tel qu'on est, savoir que sa vie a un sens et vaut la

peine d'être vécue constitue le terrain minimum pour vivre et s'épanouir.

Parce que Dieu l'aime et qu'Il l'a créé à son image, l'homme va se tourner vers son autre semblable. Et, comme chacun le sait, l'amour de l'autre et pour l'autre apporte, au cours de l'existence, une aide et un appui non négligeables. Voilà donc à quoi «sert» l'amour de Dieu:

«Il constitue la source et le point de départ à tout amour terrestre»

il constitue la source et le point de départ à tout amour terrestre.

Enfin, si Dieu m'aime, Il va aussi m'aider en agissant toujours de la même manière, directe ou indirecte: en me faisant trouver la juste voie

pour sortir de l'impasse, ou alors en me permettant de rencontrer celui qui me montrera comment reprendre pied. Il ne me reste plus qu'à espérer que Dieu m'ouvre suffisamment les yeux, le cœur et l'esprit afin que je ne passe pas à côté des synchronicités, des intuitions et surtout du discernement nécessaire, toutes ces qualités indispensables pour que je ne me pose plus jamais la question: *«Etre croyant, qu'est-ce que ça change à ma vie?»*!!

Catherine Borel ■

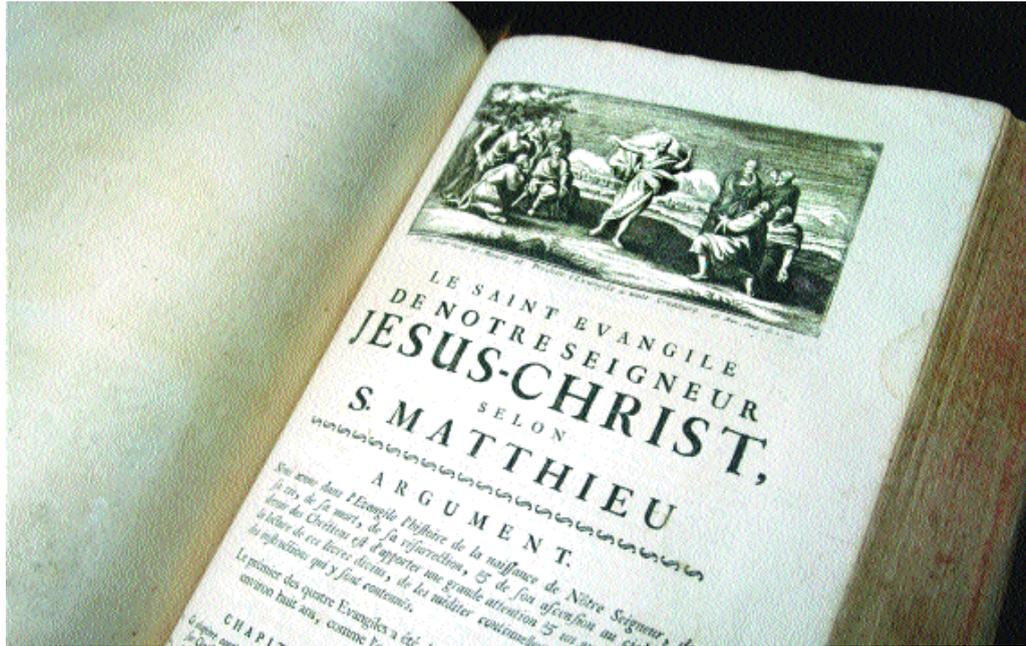


Photo: P. Bohrer



Pour qui il se prend?

La Bible EST la Parole de «Dieu». Cette idée, qui peut sembler fonder 2000 ans de christianisme, est une fausse évidence. Si la Bible est un livre infiniment riche et fécond, elle n'en est pas pour autant «tombée du Ciel»! La Bible contient des livres écrits PAR des êtres humains et POUR des êtres humains. Croire que ses nombreux auteurs aient été «inspirés» est une question de foi. De même, ce n'est que dans le dialogue entre le texte biblique et son lecteur que peut surgir la Parole. Texte biblique et Parole de Dieu sont donc deux notions qui ne se recouvrent pas: la fonction du premier est de renvoyer à la seconde, d'être un témoignage d'humains sur leur expérience avec Dieu. Pour risquer une image, on pourrait dire que l'Esprit de Dieu souffle parfois dans un texte humain qu'il transforme alors en Parole interpellant le lecteur. Mais nul ne saurait emprisonner ce souffle dans un dogme sans l'étouffer irrémédiablement.



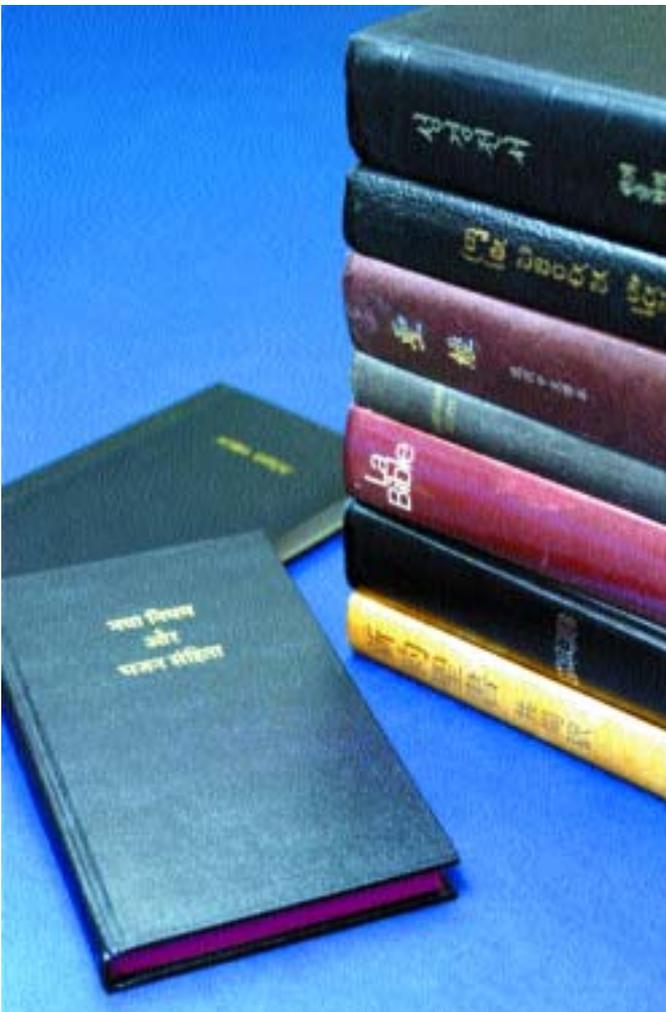
«La Bible contient des livres écrits PAR des êtres humains et POUR des êtres humains»

Débarrassé du contexte mythique qui lui conférait une nature sacrée, quasi magique, le texte de la Bible se prête alors aux recherches exégétiques, comme n'importe quel autre produit littéraire. Le travail

des exégètes qui l'interprètent consiste à lui permettre de déployer sa richesse. Chacun de leurs outils critiques crée un nouvel espace entre texte et lecteur, une nouvelle chance de produire du sens. Ils rendent sa profondeur au texte bien plus qu'ils ne le détruisent, au contraire d'une lecture littérale de type fondamentaliste qui enferme le sens dans une seule forme d'interprétation. Il suffit pour s'en convaincre de comparer diverses traductions françaises dont les différences nécessaires (puisque les langues ne se correspondent jamais mot pour mot) sont autant d'interprétations.

De même pour un illusoire «texte d'origine» - en hébreu ou en grec - qui n'a pas de consistance véritable. Nos traductions de l'Ancien Testament se basent sur un manuscrit datant de la fin du Moyen-Age et qui est le «plus ancien manuscrit connu contenant l'intégralité de la Bible hébraïque». Ce texte est confronté aux milliers d'autres versions fragmentaires plus anciennes. Quant au Nouveau Testament, un texte «probable» a été reconstruit à partir d'un énorme matériel et selon un certain nombre de critères qui sont eux-mêmes l'objet de la critique. Dans tout travail sur la Bible, le lecteur est donc forcé de faire des choix, il doit entrer dans le cercle qu'il forme avec le texte. C'est de cet espace que peut surgir la Parole de Dieu qui va au-delà des mots pour interpellier l'être humain au plus profond de son existence.

Sébastien Fornerod ■





Enfumer la tanière des idées reçues

Dieu? Si seulement nous pouvions l'enfermer dans une boîte bien carrée, hermétiquement fermée, et qu'on n'en parle plus! N'est-il pas temps de

«Le sujet n'est pas clos, loin de là, et il n'a pas fini de nous bousculer. Tant mieux!»

des hypothèses, chacun à partir des questions qui reviennent le plus souvent dans les conversations. Le résultat? Comme le dit le capitaine Haddock: «*C'est à la fois fort simple et fort compliqué.*» Simple, mais pas simpliste, à la portée de tous bien que demandant un effort constant, à la fois rassurant et inquiétant, exigeant et formateur. Nous souhaitons que cette question empêchuse de danser en rond demeure ou redevienne ce miroir qui nous renvoie à nous-même, et nous empêche de nous enfermer dans l'autosatisfaction béate ou de crouler sous le poids écrasant de notre responsabilité face au monde. Si par ce dossier, nous avons réussi à susciter un peu le goût de Dieu, et à Lui donner une petite chance de nous trouver, comme un coup de pouce permettant de nommer et de nous laisser porter par ce qui nous dépasse, alors, notre modeste contribution ne sera pas tout à fait vaine. Mais le sujet n'est pas clos, loin de là, et il n'a pas fini de nous bousculer. Tant mieux!

Corinne Baumann ■

s'émanciper et de le reléguer au musée des curiosités? Pour notre part, nous sommes convaincus qu'on a beau essayer de l'évacuer, la question de Dieu resurgit d'une manière ou d'une autre dans la vie de chacun d'entre nous. Elle réapparaît dès que l'on ne se contente plus de se gaver de superficialité. Même si on l'oublie ou l'ignore, elle se glisse dans les interstices de nos fragilités pour se rappeler à notre bon souvenir. Comme le sens de la vie, l'amour, la mort, elle appartient aux questions «incontournables». Depuis que l'homme existe, elle hante les esprits, fait partie intégrante de la condition humaine, quelle que soit la réponse qu'on lui donne. Comme le dit le poète: «*Je le rendrai chauve, je lui crochirai les jambes et les yeux, je lui allongerai le nez, je lui mettrai un sac d'avoine sur le ventre, je l'envelopperai de mystères et de doutes, je lui fabriquerai des rides et des pertes de mémoire, et on le verra, ridicule, grotesque, me cherchant, me cherchant...* (dit Dieu)».

Que reste-t-il de Dieu aujourd'hui, et comment le dire? Telle était notre ambition. Que cela suscite un questionnement plutôt que des réponses toutes faites, une mise en mouvement plutôt qu'un gel, et permette si possible d'y voir un peu plus clair dans la surabondance des représentations de Dieu, fantaisistes ou sérieuses, mythologiques ou scientifiques, rationnelles ou magiques. Les différents auteurs ont tenté d'aborder ce vaste sujet avec des mots et une approche actuels. Ils ont trié, élagué, clarifié, supprimé, reformulé, émis



Photo: L. Borel



Photo: P. Bohrer



Les programmes missionnaires, un nouvel itinéraire pour la Communauté des Eglises en mission

La Communauté des Eglises en mission (CEVAA) a lancé en 2001 un mouvement de réflexion et d'action au sein des Eglises membres de la Communauté. Le document de base de cette réflexion s'ouvre sur un préambule théologique qui rappelle la raison de la mission: «*La mission chrétienne est d'abord la Mission de Dieu, mouvement ou dynamique d'amour manifesté en Jésus-Christ pour renouveler le monde et entraîner les hommes et les femmes vers la liberté, la justice, dans le respect de la création. La mission de l'Eglise et des chrétiens est donc de rendre témoignage de tout l'Evangile à tout humain, partout dans le monde. La mission chrétienne comporte l'évangélisation, la diaconie, la lutte pour la justice, les gestes d'amour et le partage des biens*» (Conseil de la CEVAA de Papeete, 1993).

David Bosch l'exprime ainsi: «*La mission, c'est l'Eglise envoyée dans le monde pour aimer, pour servir, pour prêcher, pour enseigner, pour soigner, pour libérer.*»

Qu'est-ce qu'un programme missionnaire? C'est d'abord «*un ensemble cohérent d'activités répondant à une vision du témoignage chrétien, ouvert sur le monde et initié par une ou plusieurs Eglises membres de la CEVAA*».

Les projets doivent être issus d'une ou de plusieurs Eglises membres de la Communauté. Ils pourront être recommandés par la CEVAA s'ils sont porteurs de la vision et des valeurs de la Communauté.

Ces projets de mission devraient s'orienter vers quatre champs d'action:

- 1) l'évangélisation, à savoir le renouvellement de l'être tout entier, la conversion, l'appel au salut, le service de la réconciliation et du pardon;
- 2) le combat pour l'amour, à savoir la diaconie, le service des plus fragiles, la lutte contre les injustices, le combat pour les

droits et les dignités;

- 3) vivre une communauté solidaire, à savoir construire l'unité, réconcilier et guérir, lutter contre les formes d'exclusion, sauvegarder la création, former à la responsabilité citoyenne;
- 4) l'animation théologique, à savoir la réactualisation constante du message évangélique, la réflexion critique sur le monde et l'écriture.

Ces projets d'Eglise doivent répondre aux critères suivants: associer les bénéficiaires de la mission au projet dès sa conception, chercher à développer des stratégies innovantes, porter une attention particulière à la participation des femmes et des jeunes et à leur prise de responsabilité, veiller à ce que les ressources locales soient valorisées... Les Eglises membres ont la responsabilité de l'analyse, de la conception et de la mise en œuvre des projets de mission. La CEVAA est là pour soutenir et promouvoir les projets s'ils répondent aux critères définis précédemment.

Le mouvement de réflexion et d'action missionnaire lancé par la CEVAA a été rapporté par le délégué de l'EREN, le pasteur Guillaume N'Dam. La Commission *Service et témoignage chrétiens* va reprendre la réflexion pendant l'année 2002-2003: Quelle mission? Quelle évangélisation pour l'EREN? Quels moyens se donner pour témoigner de la foi, de l'espérance et de l'amour en paroles et en actes?

Il s'agira aussi de prendre en compte l'évolution des structures si le Synode et l'Assemblée générale de l'Eglise acceptent les changements proposés par *EREN 2003*. Comment incarner la mission, la diaconie, le partage et la justice au près comme au loin? C'est un travail important que la commission *Terre Nouvelle* de l'EREN va entreprendre.

Au nom du Conseil synodal: Christian Miaz ■

Vous avez choisi de faire bénir
votre mariage
L'Eglise est prête à vous entourer

Valeurs de Vie

Votre contribution ecclésiastique: la part essentielle de nos ressources
Eglise réformée évangélique • Eglise catholique romaine • Eglise catholique chrétienne



Une Eglise ambulante pour EXPO.02

Une Eglise qui passe... Une Eglise qui roule, rejoint les gens, parle un nouveau langage et proclame l'Évangile. Un véritable phénomène!

Il s'agit d'une action chrétienne pour EXPO.02 sous le patronage d'OPEN.02 Neuchâtel, via la COTEC-NE (Communauté de travail des Églises chrétiennes dans le canton de Neuchâtel), qui consiste à disposer d'un bus pour passer, pendant toute la période de l'EXPO, une journée entière par mois d'animation chrétienne. Eglise ambulante est une valeur ajoutée à OPEN.02.

Il s'agit d'être présents et de distribuer des bibles et des petites littératures au passage du public. Il s'agit aussi d'organiser une journée de marche pour Christ, le 21 juin (fête de la musique). Il est prévu aussi la projection de films chrétiens en plein air.

Nos objectifs

Nous avons un souci de fixation sur ce qui est comme le fondement de la tradition chrétienne helvétique, à savoir:

- la Parole de Dieu;
- le besoin permanent de redécouvrir le message essentiel de la foi chrétienne, de le réactualiser en le plongeant dans tous les domaines de la vie;
- l'envie de retrouver les racines et de revivre le message d'origine. De re-souligner et de réaffirmer l'origine religieuse de nos principes moraux, de nos valeurs chrétiennes.

Notre société actuelle rencontre beaucoup de difficultés dans les domaines essentiels. Elle a besoin d'aide. Devant toutes sortes de moyens de satisfaction spirituelle, nos Églises ont le cadeau de l'Évangile complet à offrir. EXPO.02 sera un événement majeur. Nous pourrions y proclamer l'Évangile de la réconciliation.

Pourquoi une marche pour Jésus?

Si l'on pose la question «*Qui est Jésus, pour vous?*» à nos contemporains, on peut s'attendre à des réponses du style: «*C'est un personnage historique, un grand philosophe*». Ou d'autres réponses du genre: «*La religion, ça ne m'intéresse pas, je n'y crois pas. C'est dépassé, tout ça!*».

Si, par contre, on pose la même question à des chrétiens, alors là, la réponse est tout autre: «*Jésus est celui qui donne un sens à ma vie! Il est le fils de Dieu, le messie. Il a pris sur lui mes péchés, et il me donne la vie éternelle.*» Chaque être humain se pose cette question: «*Où est donc la vérité?*» A chacun de se positionner, de faire son choix! Et à nous, les chrétiens, de proclamer au monde l'amour de Jésus...

En nous penchant un peu sur l'histoire de notre pays, nous voyons que la Suisse a été fondée «au nom du Dieu Tout-Puissant», par des hommes qui savaient que leur survie reposait sur le fondement de cette alliance, et que ce ne serait que par la grâce de Dieu qu'ils viendraient à bout de leurs adversaires, infiniment plus nombreux et plus aguerris qu'eux au combat. Mais ils

ont eu le courage de faire confiance, d'oser ce pacte de 1291, où ils remettaient leur sort entre les mains de Dieu. Et ils ont été entendus!

Peu d'États ont pu traverser 700 ans d'histoire sans guerre avec les pays environnants. Et même dans les moments de crise intérieure, dans les moments de doute, dans les erreurs que l'on a commises, il y a toujours eu des hommes de foi qui se sont levés et qui ont cherché la volonté de Dieu, ce qui a ramené la paix. En tant que Suisses et Suissesses, nous pouvons être fiers de notre passé, comme en témoigne le fameux lion de Lucerne, monument érigé pour honorer le courage des soldats suisses qui ont lutté jusqu'au bout pour accomplir leur mission. Et même dans notre histoire récente, nous devons oser affronter notre passé, regarder en face nos erreurs et ne pas craindre de demander pardon pour les fautes commises. Le rapport de la Commission Bergier a montré que de nombreux Suisses s'étaient investis pour sauver des vies durant la Deuxième Guerre mondiale, même si les autorités n'ont pas montré l'exemple! Nous pouvons être fiers du passé chrétien de la Suisse, et plutôt que de laisser la situation actuelle se détériorer, nous pouvons, si nous le voulons, renverser la vapeur et reconquérir ce pays pour Jésus. Serons-nous les dignes successeurs de ceux qui nous ont précédés? Oserons-nous nous lever, prendre position et «combattre» pour Jésus?

En participant à une «marche pour Jésus», nous voulons proclamer que nous voulons voir Jésus reprendre sa place dans notre pays. Nous voulons faire savoir à tous nos concitoyens qu'il y a une espérance, que la «Bonne Nouvelle» du salut est encore valable aujourd'hui. Ce n'est pas une «religion» que nous voulons défendre, mais une «relation» vraie avec Jésus que nous voulons restaurer. Nous voulons apporter un message d'amour et d'espoir au monde qui nous entoure et qui cherche la lumière dans l'obscurité. Jésus est la lumière du Monde!

C'est pourquoi il est temps, pour tous les chrétiens de cette région, de se lever et de se mettre en marche, pour proclamer que Jésus est vivant et son message toujours aussi actuel. Il est la réponse pour les hommes de notre temps! Venez donc tous nous rejoindre, le 21 juin, et vivre avec nous une «marche chrétienne», occasion unique à Neuchâtel de proclamer tous ensemble que notre Seigneur est vivant, que nous mettons notre confiance en lui, car il est la lumière, le chemin, la vérité et la vie.

Eliane Béchir ■

Notre église, c'est aussi...

Le Synode va fixer le cadre constitutionnel d'EREN 2003

Un travail pointilleux mais important attend les membres du Synode de l'EREN lors de leur session printanière, le 12 juin au Louverain. Ils sont appelés à réviser la Constitution de l'Eglise pour l'harmoniser avec les décisions déjà prises en décembre sur le projet d'adaptation des structures EREN 2003. Ce faisant, ils sont aussi invités à compléter l'adoption de ce projet sur des points laissés en suspens - et qui ne sont pas des moindres: le territoire des nouvelles paroisses, le contenu et le fonctionnement des centres cantonaux «Formation et éducation», «Diaconie et entraide», «Aumôneries», «Réflexion et théologie».

Significatifs entre autres: quatre changements constitutionnels. Le Conseil synodal propose de reconnaître le ministère des permanents laïcs. On veut aussi réunir les postes cantonaux en centres cantonaux, à la fois pour rassembler les idées et pour faciliter les liens avec les paroisses. Il s'agit par ailleurs d'alléger la composition du Synode. Et l'on entend faciliter la possibilité de révisions constitutionnelles futures, dans la mesure où le «seuil» de demande passerait de 3000 à 1000 signatures et où la majorité qualifiée des paroisses ne serait plus requise. S'agissant du Règlement général, le Conseil synodal fera connaître des modifications à adopter par la suite touchant entre autres la possibilité nouvelle des «conseils de communautés locales» et les tâches supra-paroissiales. Le Synode sera appelé à convoquer (en principe pour novembre) l'Assemblée générale de l'Eglise, à qui est soumis en dernier recours tout toilettage constitutionnel.

Mais au Louverain, le parlement de l'Eglise se penchera également sur la gestion et les comptes 2001 (déficitaires de 36'000 fr. sur un total des charges de 10,98 millions). Un nouveau financement de votre VP est en outre proposé: 55% du budget seraient à la charge des paroisses, le reste étant assumé à des taux variables entre la caisse centrale et des apports extérieurs.

Michel Vuillomenet ■

Votre avis nous intéresse!

Un de nos articles vous a interpellé(e): faites donc profiter l'ensemble des lecteurs de votre réaction.

Pour envoi:
La Vie Protestante neuchâteloise,
courrier des lecteurs,
rue des Sablons 32,
2000 Neuchâtel

Sans phrases



Marie-Hélène
Oppliger

collaboratrice
du Centre œcuménique
de catéchèse (COC)

Une colère récente?

- Contre le fanatisme religieux qui amène au terrorisme!

L'autre métier que vous auriez aimé exercer?
- Graphiste! J'adore ce type de création...

Le personnage avec qui vous passeriez volontiers une soirée?

- Le Dalai Lama.

Un projet fou que vous souhaitez réaliser?

- Un long voyage tout autour du monde.

Ce que vous détestez par-dessus tout?

- L'hypocrisie.

Qu'est-ce qui est important?

- La joie de vivre, la soif de vivre. Et puis, bien sûr, la famille.

Qu'est-ce qui vous fait douter?

- Les personnes trop sûres d'elles.

Votre recette «magique» quand tout va mal?

- Sortir, prendre l'air dans la nature. Me dire: «Stop! il y a plus mal que toi!»...

Trois mots que vous voudriez dire à Dieu?

- Tu es mon meilleur confident.

Si vous étiez un péché?

- La gourmandise. En particulier avec le chocolat...

Votre principal trait masculin?

- Mes pantalons, peut-être...



Demandez le programme!

A propos du dossier "Les cours Alphalive: qu'en penser?", p. 35, *Veni, vidi*, article de M. Sébastien Fornerod.

Ayant participé à deux rencontres du cours Alphalive à La Coudre - où j'ai été invité à donner deux enseignements, ce que j'ai fait en toute liberté - , M. Fornerod, étudiant en herméneutique (une branche de la théologie), en tire, entre autres, la remarque suivante: «Le nombre et la diversité des participants (...) posent la question de l'offre traditionnelle des Eglises institutionnelles pour les adultes. Car pour ceux qui ne sont attirés ni par les cultes ni par les ventes de paroisse, il faut bien avouer qu'entre la fin du catéchisme et le début des visites dans les homes, ils ne se voient offrir que des mariages, des baptêmes et, à l'occasion, un enterrement! Pas de quoi pavoiser...»

M. Fornerod, étudiant en herméneutique, a sans doute encore du chemin à parcourir avant de connaître, de comprendre et d'interpréter le vécu réel de bien des paroisses actuelles en matière d'offre aux adultes d'âge moyen. Il lui faudra encore gratter la surface de l'image légendaire qu'il décrit dans son texte pour découvrir enfin, en vérité, la diversité ecclésiale d'aujourd'hui, et l'exprimer dans un langage libéré de clichés dont la fonction polémique s'effondre d'elle-même.

Alors M. Fornerod s'étonnera de trouver dans nombre de paroisses et de régions :

- des groupes de jeunes adultes constitués en Aumônerie (cantonale ou régionale) de jeunesse, ou autres appellations, qui se forment à l'accompagnement de plus jeunes, catéchumènes par exemple, qui animent des cultes, qui accueillent des invités pour des débats sur des questions de

foi et de société, etc.;

- des jeunes parents réunis en Groupes d'éveil à la foi. Dans les questions relatives à la transmission de la foi (herméneutique !) aux tout-petits, ils se posent forcément la question de leur propre foi, et en discutent;
- des sessions de préparation au mariage et au baptême où l'on n'évoque pas seulement la bénédiction du mariage et le baptême en tant que rites, mais où l'on va chercher, au cœur de la foi, les motivations profondes; où l'on réfléchit et l'on partage sur le sens des cérémonies et leur contenu, sur les engagements, et sur le sens de la vie;
- des soirées d'étude biblique, régulières, sous des formes diverses;
- les offres de formation proposées par Le Louverain, par exemple, nombreuses et variées;
- des catéchismes d'adultes;
- des groupes de réflexion sur des questions éthiques, économiques et autres.
- les Groupes et Eglises de maison, actives, depuis de longues années, dans de nombreuses paroisses, rassemblant des adultes de tous âges.

Et j'en oublie sûrement. Ainsi, pour les adultes âgés de (plus ou moins) 16 à 70 ans, l'offre des «Eglises institutionnelles» (qu'est-ce d'ailleurs qu'une Eglise non institutionnelle??) ne se limite nullement, comme le croit M. Fornerod, étudiant en herméneutique, aux cultes et aux ventes de paroisse, avec quelques baptêmes, mariages et services funèbres!

Robert Tolck, Neuchâtel ■

Sensualité

Avez-vous déjà, entre vos mains, pris une poignée de terre? Après l'avoir palpée, travaillée entre vos paumes et vos doigts, après vous en être imprégné et après l'avoir pénétrée de vous (qui êtes elle), après l'avoir humée, embrassée et réchauffée plus ou moins à la température de votre corps, bien que ce soit long, avez-vous déjà laissé, comme le sable prisonnier et canalisé dans un sablier, couler cette terre entre vos doigts, vos cuisses et vos genoux, vous êtes-vous couché dessus (nus)? Avez-vous, un jour, questionné, écouté, et entendu ce que la terre pouvait être, ce qu'elle pouvait représenter ou avoir à dire? Et avez-vous, un jour, demandé à cette même terre ce qu'elle attendait de vous? Vous la sollicitez à chaque instant, exigeant d'elle ce que vous en attendez... S'aimer et aimer son prochain de même, c'est aussi nécessairement aimer une terre, aussi, peut-être, dans un coin, quelque part, fusse-t-elle une poignée individuellement. Avoir quelque chose à partager: Avez-vous déjà aimé un pays, votre pays, quel qu'il soit, avez-vous eu envie et besoin, vous, maillon fatal de la grande chaîne de la vie, de le chérir, de l'aider à prospérer, eu envie et besoin avec votre force de le protéger pour qu'il soit exemplaire et beau. Avez-vous eu envie d'être épris de cette partie de vous, jusqu'à vibrer, rougir, pleurer et être pudiquement fier d'en parler? Avez-vous déjà eu honte en regardant autour de vous et en voyant que tout se dégradait, par manque d'éducation élémentaire de vos pairs ou, plus prosaïquement par manque de compréhension ou insuffisance d'application de cette dernière éducation négligée? Avez-vous eu envie de vous révolter

face au laxisme de certains, peut-être, voire face à l'impuissance et au désenchantement de ces derniers qui voudraient, parents, enseignants, autorités politiques, dispenser le bon pour que soit appliqué le juste et le bien dans un esprit de respect collectif et dans une union constructive sans vraisemblablement y parvenir? C'est bien possible, et vous vous êtes finalement senti si impuissant que la résignation a eu raison de vos forces et motivations, de votre bonne volonté. Où donc trouver une aide incorruptible, inflexible et efficace si même, trop souvent, malgré nos cris vers Dieu que l'on sollicite à notre secours, nos appels semblent ne pas être entendus et nos doléances pas exaucées quoique ce soit bien: «Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, et de toute ta pensée; et ton prochain comme toi-même.» Que Dieu a inspiré d'écrire en Luc 10 au verset 27 par l'intermédiaire de Sa loi dictée à Moïse dans Le Lévitique 19 au verset 18. A savoir: «Tu ne te vengeras point, et tu ne garderas point de rancune contre les enfants de ton peuple. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Je suis l'Eternel.» Vous êtes prochain de prochains. Appelés de fait à vous aimer. Tout devrait être parfait et il n'en est rien! Pourquoi? Certainement parce que plus rien et plus personne n'est respecté aujourd'hui. Vous ne vivez indubitablement plus sous les saintes lois, encore que leur stricte application aurait aussi dans notre siècle et sous nos latitudes des résultantes positives. Peut-être Dieu a-t-il omis d'enseigner ou de faire enseigner à ses créatures humaines, pour probablement le leur laisser à découvrir,



qu'elles devaient aimer leur terre comme elles-mêmes. Donc, la respecter par extension pour la faire prospérer. Avez-vous déjà, un matin, pensé à honorer et à ne pas gaspiller le travail d'autrui, l'eau, la lumière, l'air, le vent, à enseigner aux autres votre juste comportement afin qu'il perdure et porte des fruits? Et l'amour? Avez-vous déjà, en votre âme consciente, tenté d'aimer et de respecter l'amour? Avez-vous enseigné et tenté de penser aux conséquences à court, moyen et long termes de votre acte, même anodin, en préparation, quel qu'il soit, avant d'agir? Avez-vous déjà, dans son instant, pour ne pas blesser, vilipender, pour ne pas gâcher ou détruire, réfléchi à ce qu'il allait advenir de ce dernier acte? C'est le printemps. Et si, en

nous, nous faisons un peu de nettoyage; et si nous nous évertuons à rester propres, peut-être n'aurions-nous plus jamais à nettoyer! Etes-vous prêts à repenser et à changer pour construire un bien- et mieux-être général présents et à venir; durablement pour nous toutes et tous, et pour notre postérité? Le cas échéant, souhaitable, puissent votre foi en un meilleur à bâtir, votre engagement journalier et votre entourage vous y aider. Nous aurons mondialement, et pour longtemps, à boire, à respirer, à vivre, à manger et à aimer. C'est tout le bien que je nous souhaite. Sensuelles utopies? A suivre.

Michel Max Baillod, Le Locle ■

En attendant...

Oui, je suis un distancé de l'Eglise réformée. Un distancé qui ne gonfle pas les statistiques de fréquentation des cultes et qui chaque année se pose la question du sort qu'il va réserver à son «bordereau de contribution ecclésiastique». Un distancé qui ressent l'Eglise réformée actuelle comme une institution archaïque et qui jette un œil critique, mais plein d'espoir, sur EREN 2003. Mais un distancé conscient de son statut et qui ne s'en satisfait pas. Un distancé qui a des besoins à apaiser. Le besoin de faire le point, de répéter ses leçons de catéchisme, de découvrir ou redécouvrir des passages de la Bible, de partager ses sentiments, ses doutes quant à sa Foi. Bref, un distancé qui souhaite retrouver la foi avec un grand «F».

Le cours Alphalive m'a permis de relancer la machine, mais il y a encore du chemin à faire. C'est donc très logiquement que je me suis senti interpellé par votre série d'articles sur ces cours. Votre titre tout d'abord: Les cours Alphalive: qu'en penser? J'ai envie de vous dire «rien du tout» sans en avoir vécu au moins un de bout en bout. J'ai repris mon manuel resté fermé depuis l'an passé pour jeter un œil à mes notes de l'époque. Je n'y trouve que quelques mots et des références bibliques soulignées. Bien peu de notes au vu des richesses retirées en participant à ces cours. Comme l'a quasi deviné Sébastien Fornerod, l'essentiel est ailleurs. Cet ailleurs, c'est le partage vécu avec des participantes et participants de tous horizons, mais qui se posent les mêmes questions que moi. Ce partage vaut toutes les notes, car il m'interpelle, me fait réfléchir, me remet en question, me fait bouger, quoi! A quoi bon un manuel alors, s'il reste fermé à peine le cours termi-

né? Si ce manuel prend la poussière sur une bibliothèque, c'est qu'il a été remplacé par la Bible et d'autres lectures chrétiennes. Je le concède volontiers, le support de cours est quelque peu fondamentaliste, je dirais même doctrinaire sur certains points. Toutefois, les discussions et échanges entre chrétiennes et chrétiens de différentes Eglises, agrémentés des interventions des pasteur(e)s qui encadrent le cours permettent de remettre «l'Eglise au milieu du village». Ce manuel a donc servi de support à la discussion et aux échanges, et non pas de base à un enseignement d'une vérité unique. Une fois encore, l'essentiel est ailleurs.

Je tiens à préciser qu'à aucun moment je n'ai ressenti une quelconque pression «s'apparentant aux efforts de représentants commerciaux» pour reprendre un passage de l'article de Béatrice Perregaux Allisson. Nous avons tout simplement partagé nos convictions.

L'approche analytique de Sébastien Fornerod ne lui a pas permis de ressentir l'essentiel, mais il a le mérite de poser les bonnes questions à la fin de son article. Les adultes ont des besoins spirituels qui doivent faire l'objet d'une véritable réponse. Force est de constater qu'à ce jour, je n'ai trouvé que les cours Alphalive pour satisfaire mes besoins et qu'après en avoir suivi deux, je suis toujours à la recherche de ma place au sein de l'Eglise réformée. Lorsque le doute et l'insatisfaction reprendront le dessus, je pourrai toujours suivre un nouveau cours Alpha pour relancer la machine... à moins qu'EREN 2003 ne m'apporte une autre réponse....

Pierre-Yves Lavanchy, Neuchâtel ■

Judicieux rappel

A propos de notre dossier sur EXPO.02
Votre lettre à Mme Nelly Wenger m'a beaucoup touchée. Précisément pour les raisons que vous évoquez, j'étais décidée à ne pas aller visiter l'EXPO. Mais il a fallu que je vous lise pour que l'idée suivante me vienne: veuillez trouver ci-joint une invitation pour un couple ou une famille à voir l'EXPO en profitant pleinement des plaisirs annoncés. Plaisirs que nous sommes nombreux à nous offrir sans même penser que pour d'autres, cela représente une dépense impossible. Merci de nous l'avoir rappelé.

Une lectrice qui a préféré garder l'anonymat ■

Précisions

La lectrice qui signe la lettre ci-contre, connue de la rédaction, choquée des prix pratiqués par EXPO.02, nous a envoyé 600 francs afin que nous les transmettions à un couple ou à une famille qui n'aurait pas les moyens d'aller visiter l'Exposition nationale. Cet argent a été remis, selon son vœu, à une famille avec plusieurs enfants. Que l'auteur de ce geste soit ici remerciée de sa générosité.

La rédaction ■

Boum, quand leur corps fait... boum!

Elles sont si nombreuses sur la planète, si cruelles, si injustes que plus personne ne peut désormais ignorer leur existence et les dégâts qu'elles font jour après jour dans des populations civiles. Les mines antipersonnel, véritables outils de boucherie humaine, mutilent aveuglément. Il importe de les éradiquer! Soutenons le travail de ceux qui luttent contre ce fléau.

Les mines antipersonnel revêtent un aspect tragique mais oublié des conflits armés. Elles répandent la terreur parmi les populations civiles pendant des années après la fin des hostilités. Elles infestent des terres où l'agriculture a été durement malmenée.

Si l'existence de ces engins est souvent évoquée dans les médias, le travail des ONG dans les domaines de la réhabilitation et de la reconstruction est moins connu... L'Entraide Protestante Suisse (EPER) soutient des programmes au Cambodge, où l'aide aux populations touchées passe d'abord par le déminage des terres cultivables.

Réhabilitation

Sur le terrain, après le déminage et la réhabilitation physique des paysans victimes de mines (pose de prothèses), le travail de l'EPER consiste à permettre une reprise d'activités génératrices de revenus. Selon des informations récentes de Samuel Andres, responsable des programmes EPER dans la région, on compte 500 à 800 dollars américains, répartis sur trois ans, pour réintégrer une victime, notamment par l'aide à la plantation d'arbres fruitiers, au pompage d'eau et par le subventionnement de semences de riz.

Une vie volée par une mine

Teang, marié, cinq enfants, a perdu une jambe en sautant sur une mine au cours de combats contre les Khmers Rouges. Il fait aujourd'hui partie des amputés de nos programmes de réinsertion. Installé après la guerre au village de Tamoung, il a rencontré d'énormes difficultés; son alimentation comprenait à peine deux repas par jour, composés uniquement de riz. En 1998, un projet EPER lui a apporté un puits, des arbres fruitiers et des semences de riz.

Membre d'une centrale de micro-crédit créée par l'EPER, Teang dispose aujourd'hui de cent kilos de semences de riz, et n'est plus dépendant d'emprunts à forts taux d'intérêts. Avec nonante kilos de semences sur un hectare de rizière, il vient de récolter 1'300 kilos de riz.

Déjà content au début de pouvoir vivre dans une minuscule hutte en bambou, Teang est aujourd'hui heureux de jouir d'une maison, d'une rizière et d'une parcelle de 1'225 m² produisant fruits et légumes vendus au marché.

Malgré les difficultés, à l'instar de milliers d'autres victimes, ce paysan cambodgien a toujours fait montre d'un courage et d'une détermination peu communs, ce qui, avec l'aide reçue, lui permet aujourd'hui de se prendre à nouveau en charge.

Alain J. Francis ■





Campagne suisse bouillonnante

Membre de la Campagne Internationale, la Campagne suisse contre les mines antipersonnel reste très active, même si elle est un peu moins sous les feux de la rampe médiatique. Au plan international, où elle joue un rôle important, elle a notamment:

- fourni au *Landmine Monitor*, rapport annuel monumental sur la question des mines dans le monde, l'ensemble des informations concernant la Suisse;
- organisé deux conférences internationales pionnières, l'une sur l'engagement des groupes rebelles armés dans la voie de l'interdiction des mines, l'autre sur la responsabilité morale et financière des belligérants et producteurs d'armes pour les victimes et sur les dommages causés par les mines antipersonnel;
- contribué à l'universalisation de la Convention d'Ottawa qui interdit les mines, en accompagnant la Campagne népalaise dans ses activités pour l'adhésion du Népal à ce traité et en soutenant le lancement d'une campagne nationale contre les mines en Turquie.

Au niveau national, la Campagne suisse a :

- continué son travail de sensibilisation de l'opinion publique et des jeunes;
- poursuivi ses interventions politiques auprès des autorités et du Parlement fédéral qui a accepté une nouvelle modification de la loi suisse pour la rendre parfaitement

conforme au Traité d'Ottawa;

- lancé le débat sur certaines mines anti-véhicules et les bombes à fragmentation dont les effets s'apparentent à ceux des mines antipersonnel; la Suisse fait d'ailleurs fabriquer une partie de celles-ci en Israël. La campagne a condamné l'idylle militaro-technologique de notre pays



Photos: Service de presse

avec l'Etat d'Israël, alors même qu'il soutient d'importants projets de développement en Palestine.

Pour mener à bien toutes ces tâches, la Campagne suisse est passée d'une plate-forme plus ou moins informelle à une association, présidée par *Pain Pour le Prochain* de 2000 à 2002.

Michel Egger ■

Se mobiliser aujourd'hui pour ne pas être immobile demain!

C'est sous ce slogan que les paroisses protestantes et catholiques de La Côte (Peseux, Corcelles-Cormondèche et Rochefort) se mobilisent pour lutter contre ce fléau mondial que sont les mines. Nombre de choses positives ont été faites ces dernières années, mais il reste encore beaucoup à faire, que ce soit dans les Balkans, en Afghanistan ou au Cambodge, pour ne citer que les cas les plus connus. Les paroisses du Littoral neuchâtelois invitent les fidèles des Eglises, mais aussi les citoyens et les citoyennes du canton et au-delà, à participer, le 19 juin, aux «foulées de la solidarité». Le but de cette mani-

festation consiste à récolter des fonds pour soutenir dans ce domaine le travail d'Action de Carême, de Pain Pour le Prochain et de l'Entraide Protestante Suisse. Chacun trouvera - si j'ose dire! - chaussure à son pied. Jugez plutôt:

- 18h: course de 600 mètres pour écolières et écoliers;
 - 18h15: 1200 mètres, filles et garçons;
 - 19h: peloton unique pour: marche de 4 km, walking de 5 km, course à pied de 5 km et 10 km. Le parcours en forêt est magnifiquement vallonné, avec une seule petite côte de 700 mètres pour le plaisir et le goût de l'effort! Le lieu de la manifestation est le terrain du FC Comète, à Chantemerle, au nord de Peseux. Sur place: parking, douches et cantine. Un programme est à votre disposition chez Gabriel Bader, Granges 8, Peseux.
- Cette année, un démineur, Michel Diot, membre de la Fédération suisse de déminage, sera présent pour faire des démonstrations de son travail et répondre à vos questions. Puisqu'il suffit d'une pression pour déclencher une mine... alors, faisons pression pour les interdire!

Marc Morier ■





L'intégrisme: pourquoi, comment?...

Tombes profanées, débordements de violence à caractères politique ou raciste, fascination pour certaines mouvances pseudo-mystiques: l'extrémisme interpelle. Pédopsychiatre à l'Office médico-pédagogique de Neuchâtel, Christian Müller a été amené à analyser les comportements pathologiques qui conduisent des jeunes au fanatisme, aux dérives sectaires et à l'intégrisme «religieux». Il prône le courage d'affronter et d'apprendre à gérer les conflits plutôt que le retranchement dans une complaisante tolérance. Rencontre.



- *Quelles sont les racines de ce comportement que l'on peut qualifier d'intégriste?*
- Une attitude intégriste est adoptée lorsqu'un changement socioculturel menace l'intégrité psychique et sociale d'une personne ou d'une communauté. Il s'agit d'une tentative d'arrêter le cours de l'évolution en revenant à des valeurs et des mœurs archaïques révolues. Etant donné que ces valeurs ne sont plus en adéquation avec les pratiques contemporaines, elles prennent une tournure rigide et deviennent absolues. Les convictions prennent la tournure de croyances aveugles et finissent par ressembler à ce qui a été désigné sous le terme de pensée autistique, proche de la pensée délirante, faite d'un mélange de mégalomanie, de délires de persécution et de superstition. Cette forme de réaction est adoptée lorsqu'une personne se sent menacée dans ses privilèges. Elle se met alors dans une position de toute-puissance, évitant ainsi de se confronter à son incapacité à gérer la réalité. La pensée autistique est caractérisée par une foi aveugle, typique du fanatisme. Elle ne se laisse comparer à aucun autre point de vie et ne peut être mise en question. Toute critique est vécue comme une menace. Les personnes qui ont une pensée délirante se sentent soit incomprises et persécutées, soit toutes-puissantes. Elles ont tendance à s'organiser avec des pairs qui adhèrent totalement à leurs croyances (mouvements totalitaires et/ ou sectaires), elles se vivent comme une élite. Leur foi est pour elles synonyme de vérité absolue.
- *Quand une communauté religieuse glisse-t-elle dans l'intégrisme?*
- Lorsque les changements de société sont vécus comme menaçant d'anciens privilèges et surtout la manière traditionnelle de structurer les rapports familiaux (rapports homme-femme, père-fils, père-fille, clan paternel-clan maternel) hiérarchiques et sociaux. Quand la société se laïcise, certaines communautés se sentent menacées et adoptent des comportements de compensation pour maintenir leur intégrité. Elles essaient de retourner à des valeurs anciennes et de les fixer en les rendant absolues, mais ces valeurs ne correspondent plus à une pratique sociale reconnue. Elles deviennent abstraites et se raidissent. Si une société se met à se rigidifier parce qu'elle se sent menacée de l'intérieur et de l'extérieur, elle peut en arriver à persécuter et exterminer les individus qui sont capables de changer leurs valeurs et leurs comportements pour suivre l'évolution de la société.
- *Qu'est-ce qui pousse certains êtres à avoir des*

- *Qu'est-ce qu'une pensée délirante?*
- C'est une pensée qui pousse à déformer la réalité et à s'enfermer peu à peu dans un délire de persécution. La personne abandonne la réalité et perd le contact avec les autres. Elle se fixe pour mission d'imposer aux autres ses convictions aveugles, «sa» réalité, quitte à les harceler, les manipuler, les culpabiliser et les menacer. Il lui faut prouver par tous les moyens qu'elle a raison. Cela devient une mission de vie. Cette attitude aboutit au terrorisme, à la destruction des autres et de soi.



périodes de religiosité extrême?

- L'individu a besoin de règles claires qui lui permettent d'anticiper, de connaître ses droits, de structurer ses relations avec les autres. Les commandements religieux ainsi que les interdits moraux assurent une certaine protection, au moins aussi longtemps que tout le monde s'y tient. Ces codes religieux ou moraux garantissent à ceux qui les suivent un sentiment d'appartenance à un groupe qui accorde à ses adeptes une reconnaissance totale, une nouvelle identité, une mission, de la chaleur humaine.
- *Quelles sont les religions et confessions qui peuvent être concernées par l'attitude intégriste?*
- Toute religion qui exige une foi aveugle et pratique l'endoctrinement. C'est-à-dire où l'autorité prescrit ce que les humains doivent croire, quelles valeurs ils doivent adopter, comment ils doivent se conduire. Il serait juste de réhabiliter Thomas, le disciple de Jésus qui a eu besoin de toucher le corps du Christ ressuscité pour pouvoir croire en sa résurrection. Cela dit, il y a d'importantes différences entre les religions: toutes n'ont pas la conception de la liberté qu'a le christianisme, liberté qui est partie intégrante et essentielle de la foi. Même si le christianisme peut prendre des allures intégristes, dans son essence, il est porteur d'un message de liberté. Dans ce sens, il est une religion moderne, se prêtant mal à la dérive intégriste. Le christianisme se trouve dans une phase de transformation au bout de laquelle les croyants qui cherchent dans leur for intérieur des réponses à leurs questions sont capables de construire eux-mêmes les fondements de la foi.
- *Comment réagir face au phénomène de l'intégrisme?*
- En face des revendications sectaires, intégristes et totalitaires, il ne suffit pas de lancer des appels à la tolérance, il faut être capable d'entrer en conflit et de se démarquer. Si être tolérant veut dire éviter le débat, on s'enfonce dans la complaisance et on laisse faire ceux qui sont sans scrupules. Dans l'Apocalypse, la tolérance est appelée «tiédeur» et traitée d'attitude malsaine. Le courage et la capacité de gérer des conflits sont bien plus nécessaires aujourd'hui que la tolérance.
- *Quelles réflexions menez-vous à propos des attentats du 11 septembre dernier?*
- Nous sommes en pleine période de transformation socioculturelle, qui menace les gens dans leur identité. Les événements montrent que les hommes et les femmes d'aujourd'hui sont déstabilisés par ces changements profonds et réagissent comme la femme de Lot dans l'Ancien Testament: elle regarde en arrière au moment d'un grand changement, regrettant les valeurs et coutumes traditionnelles qu'elle a laissées derrière elle. Elle n'a pas la force de regarder en face une nouvelle forme de vie et elle se rigidifie.
- *Le terrorisme a de beaux jours devant lui?*
- Cela dépend... A voir si l'humanité acceptera d'entrer dans ces transformations socioculturelles ou si elle tentera de s'accrocher aux valeurs traditionnelles. Dans ce cas, d'autres guerres et d'autres actes terroristes nous attendent. L'idée qu'il puisse n'y avoir plus

de guerre implique qu'il n'y ait plus de conflit, d'injustice, plus d'égoïsme sur cette terre. C'est une belle utopie qu'ont cultivée les soixante-huitards.

- *Comment apporter aux enfants une religion ou une foi qui respecte leur liberté?*



Photos: P. Bohrer

- Les enfants apprennent en imitant les adultes. C'est donc notre attitude qui compte, pas la doctrine que nous prêchons. L'enfant utilise un autre langage que l'adulte: ce sont le jeu et le langage symbolique. Il a donc besoin que ses enseignants créent des conditions qui lui permettent de jouer, car c'est en jouant qu'il construit sa compréhension du monde. En ce qui concerne le sens moral et la conscience de l'enfant, Piaget a démontré que l'enfant peut quitter sa position égocentrique si, tout en jouant avec les autres, il apprend à tenir compte des règles qui régissent la vie en groupe, à gérer les conflits, à apprécier la compagnie des autres et à collaborer avec eux. L'enseignement religieux ne peut se faire que dans la liberté, en créant les conditions nécessaires à la réflexion de l'enfant, pas par l'endoctrinement. L'enfant doit se former lui-même, apprendre à devenir responsable, à supporter l'ambivalence. Il faut l'aider à acquérir une intelligence émotionnelle qui consiste à avoir une souplesse intérieure pour pouvoir décider par soi-même. C'est pourquoi il ne faut en aucun cas négliger la formation culturelle et artistique de l'enfant. Cette nécessité de s'éduquer soi-même demande une grande maturité.



L'éducation à coup de coups...

Jamais, ô grand jamais!!!

Ces jeunes qui cassent, rackettent, bastonnent, voire qui dérivent, se droguent, «glandouillent»: ils manquent de repères, dit une certaine sagesse populaire. Aussitôt reprise par une poignée d'«éclairés» qui ont tout compris - les mêmes qui leur souhaitent une «bonne guerre»... -, et vont claironnant qu'une paire de gifles de temps en temps remet les idées en place!!! Le châtiment corporel, dans toutes les variantes qu'il comporte, constitue-t-il une quelconque «solution» à l'errance intérieure? Garanti que non!

Un chiffre hallucinant pour commencer: un sondage tout ce qu'il y a de plus sérieux, effectué en janvier 1999, révélait que 85% (!!!) des enfants français étaient frappés plus ou moins régulièrement par leurs parents - la Suisse n'est à coup sûr pas loin de cette réalité, qui ne constitue, précisons-le, en rien un record! Ainsi donc, au «pays des Droits de l'homme», on tape les gosses... à tours de bras! Alors que, selon la loi, il est interdit - et c'est heureux! - de frapper les soldats, les marins ou autres prisonniers.

Sous toutes les latitudes, on tape les gosses, tantôt par énervement, tantôt par manie, par répétition de schémas appris, dans l'absence de crainte de riposte immédiate - que risque-t-on d'un bout de chou de quatre, cinq ou six ans? - et par adhésion tacite à l'adage séculaire qui veut qu'une fessée, une gifle, «ça n'a jamais fait de mal à personne»... Ben voyons! Et l'on va s'étonnant ensuite que les adolescents, les adultes qui ont subi par

regard vrai sur la fessée: celui des enfants qu'elle terrifie.»

Effarant!

Et dire que nous nous prétendons, nous humains, l'aboutissement de l'évolution, l'espèce la plus intelligente et la plus développée... Les mères bonobos, singes qui nous sont les plus proches, peut-être conscientes du mal qu'elles pourraient produire, ne châtient pas leurs rejetons: au pire les ignorent-elles quelques instants pour leur faire comprendre qu'ils «dépassent les bornes»... Comportement sacrément sage et qui mériterait d'inspirer l'exemple. Car l'homme, lui, depuis qu'il se targue de «civilisation», cogne ses petits, avec parfois une cruauté qui dépasse l'imagination. Aucun des quatre coins de la planète ne fait exception; cela s'est fait, et se perpétue, de tous temps et en tous lieux. Avec même - n'est-ce pas un comble? - la bénédiction de certains... proverbes bibliques! La notion de châtiment (en particulier divin) figure, ne l'oublions pas, au cœur des religions juive, chrétienne et musulmane.

Il a fallu des millénaires pour que l'Etat mette, en théorie tout au moins, un holà à ces pratiques dégradantes et scandaleuses: de 1793, en Pologne, date la première interdiction officielle de châti-



le passé ce genre de traitements, de débordements inacceptables banalisent la violence, et la pratiquent au quotidien... «L'humanité entière, à peu d'exceptions près, considère que c'est «pour son bien» qu'on frappe un enfant, et qu'on ne peut pas faire autrement», dénonce Olivier Maurel, auteur d'un ouvrage intitulé «La fessée», paru récemment aux Editions La Plage. Et d'ajouter: «Il n'y a qu'un

ment corporel à l'école - les récits de punitions infligées à la même époque dans les collèges français donnent la chair de poule et le vertige. Il a par ailleurs fallu attendre 1979, et la Suède, pour qu'une interdiction de violence physique soit sanctionnée dans le cadre familial. Dix autres pays - pas un de plus! - ont pris le train en marche, et adopté une loi ad hoc allant dans le même sens:



sont monnaie courante: le piment dans les yeux (si, si, ce n'est pas nouveau, cela ne vient pas de sortir!), le léchage de sol (très en vogue!), etc. Tout cela est censé, bien entendu, avoir d'efficaces vertus éducatives! Et tout cela a été conçu, mis au point parce que l'enfant, allez savoir qui est allé dégotter pareille ineptie, porterait en lui «le mal, le péché, voire le diable», et qu'il convient pour les en extirper, de le battre!...

Bannir la banalisation

Taper un gosse n'est jamais un moyen éducatif valable, jamais, en aucune circonstance! Pour s'en convaincre - mais en est-il besoin? -, sans même évoquer les traumatismes psychologiques, attardons-nous sur les conséquences physiques. Et encore, pas toutes: en ne faisant allusion qu'aux châtiments considérés comme «légers», à savoir la fessée et la gifle. A la naissance, le cerveau de l'enfant n'atteint que 20% du poids de celui d'un adulte. Pour permettre le développement des 80% restants, et parallèlement la complexification des circuits de neurones, les jointures des os du crâne ne vont se fermer définitivement qu'à l'âge adulte. Si durant cette longue phase de mise en place et de croissance, la tête est soumise à des coups, même en apparence

parmi eux, on cherche en vain le nom de la Suisse!...

Sensibles s'abstenir!

Infliger un châtiment corporel à un enfant, c'est quoi, pratiquement? C'est cogner, certes; et pour ce faire, la main nue constitue l'instrument qui vient immédiatement à l'esprit: qui ne connaît la gifle, la baffe, la claque, le soufflet, la tape, la taloche, la mandale ou encore la fessée. S'y ajoutent, tout aussi frustrés et laids, le coup de pied, de poing voire de tête; le tirage de cheveux, d'oreille ou même

Photos: L. Borel

de nez. Et puis, last but not least, le recours à toute la gamme d'accessoires utilisés aux mêmes fins: la ceinture, la règle, le bâton, le martinet, la cravache, le fouet, le câble électrique, la canne... Abrégeons, tant cela est répugnant. Taisons aussi la multitude de «sophistications» connues et non réprouvées par les sociétés dans lesquelles elles

bénins, et l'enfant aux stress qu'engendrent ces chocs, le développement du cerveau s'en trouvera perturbé, parfois gravement, de façon irrémédiable. Le spectacle de boxeurs - adultes - au bord du KO donne une idée de ce qui se passe. Et ce n'est pas tout: une «simple» claque peut en outre détériorer un tympan ou laisser des séquelles ocu-





laire. Infligée sur un endroit du corps considéré comme un seul «tas de muscles», assimilée dès lors à un acte inoffensif, la fessée, elle, peut également se révéler dangereuse. Le nerf sciatique, le coccyx et les organes génitaux peuvent subir d'importants dégâts, malheureusement trop souvent constatés médicalement.

Tu t'es vu quand tu tapes?...

Conclusion: il est primordial de donner un cadre, des limites aux enfants, et partant aux jeunes. Qui le réclament, d'ailleurs - une absence de cet ordre leur est angoissante. Mais imposer ce cadre au moyen de châtiments corporels relève d'une part de l'abus de pouvoir éhonté, d'autre part de la plus extrême inadéquation. Taper, c'est faire un aveu de faiblesse, voire d'impuissance autant que d'imbécilité. C'est, partant, se placer au-dessous de l'enfant!

Au volant d'une voiture, on dispose d'un engin lourd, rapide et puissant, susceptible d'être meurtrier si on ne le gère pas avec prudence et en respectant le code de la route. En étant parent, on devient pour un enfant un être lourd, rapide et puissant, sujet à des comportements meurtriers si on ne respecte pas l'indispensable code moral et de conduite inhérent à cette condition. Ne pas taper, c'est ne pas handicaper, c'est offrir une chance supplémentaire à l'enfant de devenir qui il est, c'est lui apprendre que le pouvoir ne s'assène pas à coups de trique; c'est en outre diminuer considérablement - toutes les études sur le sujet le confirment - les risques à retardement de dépression, de tendances suicidaires, d'alcoolisme et de toxicomanie. C'est se doter d'un peu plus de chances de gagner un pari sur l'avenir!

Laurent Borel ■





Moun yo, byievini, an Ayiti

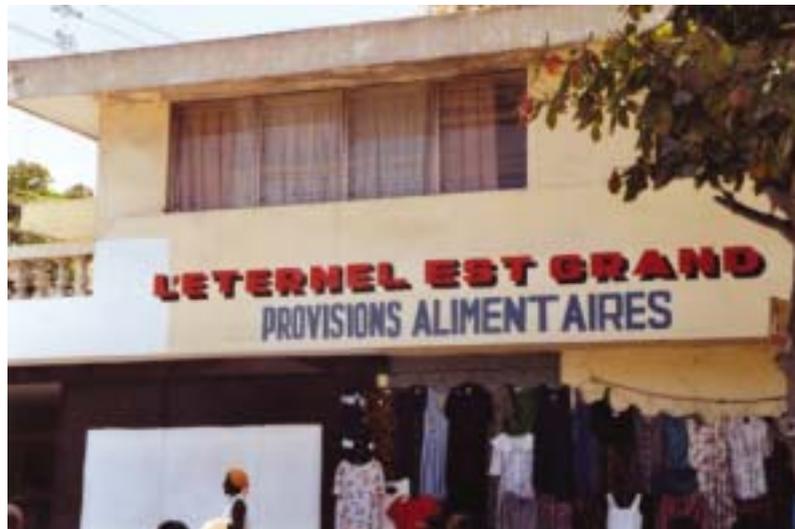
Haïti est un des endroits les plus pauvres de la planète. Nombre de ses habitants y vivent dans des conditions de misère indécente. Surpeuplé, endetté, le pays nous est surtout connu de triste mémoire par les violences et les scandales de l'ère Duvalier. Mais Haïti, ce n'est pas que la pauvreté: c'est aussi une population très attachante, un mode de vie à mille lieues du nôtre. Trois de nos concitoyennes sont récemment aller y goûter. Carnet de route.

Haïti, perle des Antilles, selon le site officiel *Haïtitude* d'Internet. Superficie: 27'750 km². 8 millions d'habitants dont 2,5 mio dans la capitale Port-au-Prince. Langues: le créole et le français. Espérance de vie: 54 ans. Voilà, le décor est planté. Mais pourquoi donc partir à trois femmes dans cette île perdue des Caraïbes?

C'est d'abord l'histoire de l'une d'elles, Marion, qui a vécu là-bas, et parle avec tant d'enthousiasme de ce pays que les deux autres, Laurence et Sandrine, ont une grande envie de le découvrir. C'est ensuite l'histoire de Roselène, infirmière auxiliaire, responsable de la formation de matrones (sages-femmes traditionnelles) dans des bidonvilles de PAP, entendez Port-au-Prince. Roselène est venue en Suisse il y a deux ans, invitée par Marion et sa famille. Promesse lui fut faite: «*Nous viendrons te voir et visiter ton pays avec toi!*»

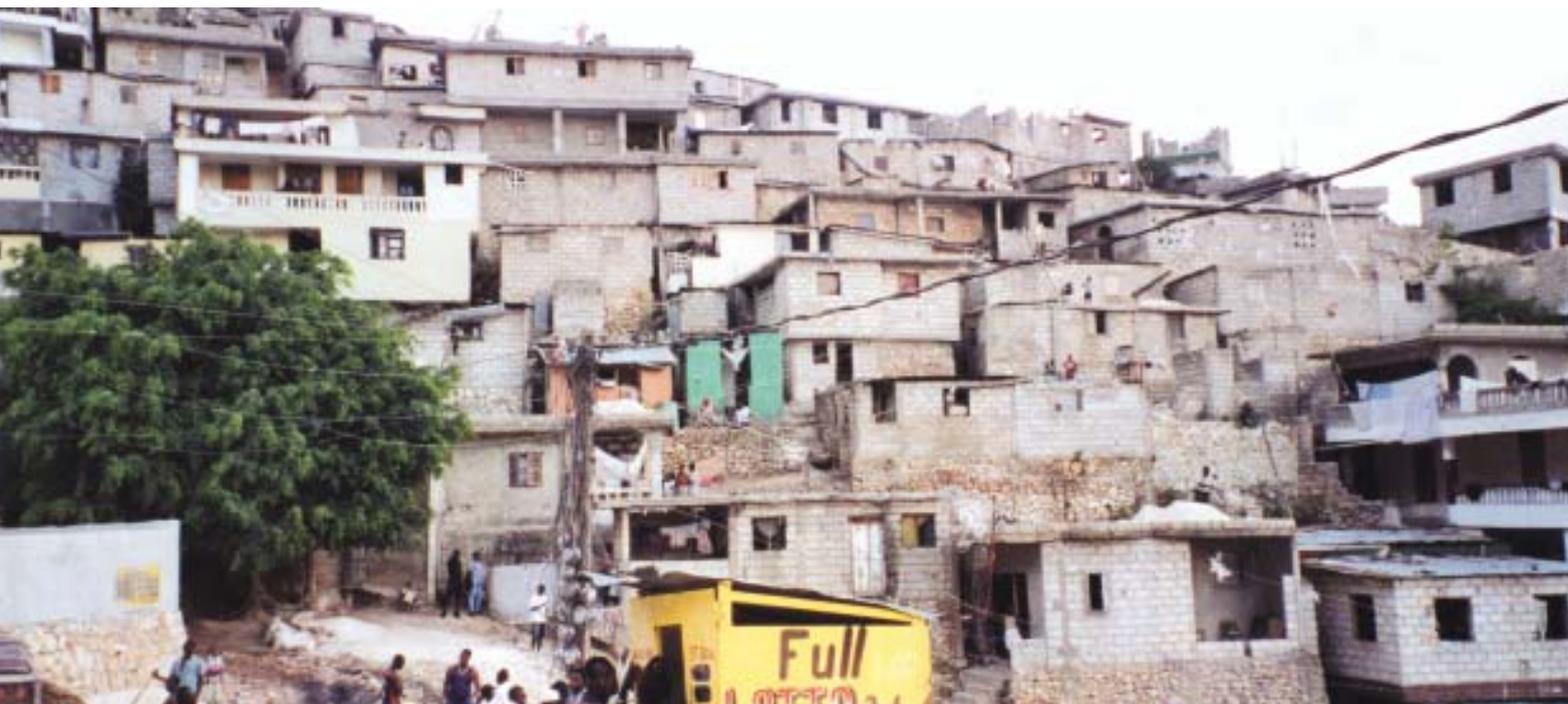
Et nous voilà parties: atterrissage à Saint-Domingue, voyage en bus jusqu'à PAP. Première impression à la frontière et première leçon de créole: «*Pa jeté fatra la*» au-dessus d'un immense... tas de déchets!

En arrivant à PAP, notre guide et chauffeur, Pasteur François nous attend au volant de son tap-tap, sorte de pick-up aménagé avec des bancs et un toit de tôle. Le confort est sommaire et nous découvrons l'utilité d'un petit coussin sur des routes plus ou moins asphaltées

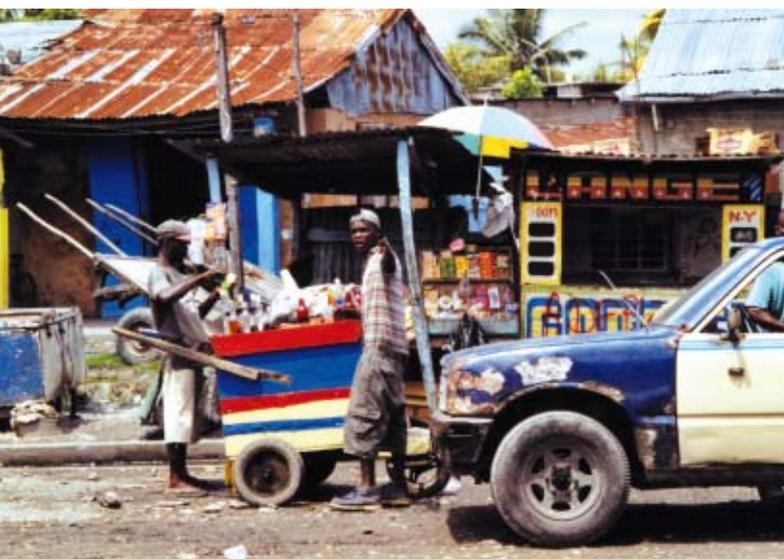


(nous en verrons des pires!). Les rues grouillent de monde, de voitures, de tap-tap colorés et couverts d'inscriptions à la gloire de Dieu et de Ronaldo! Nous en avons plein les yeux.

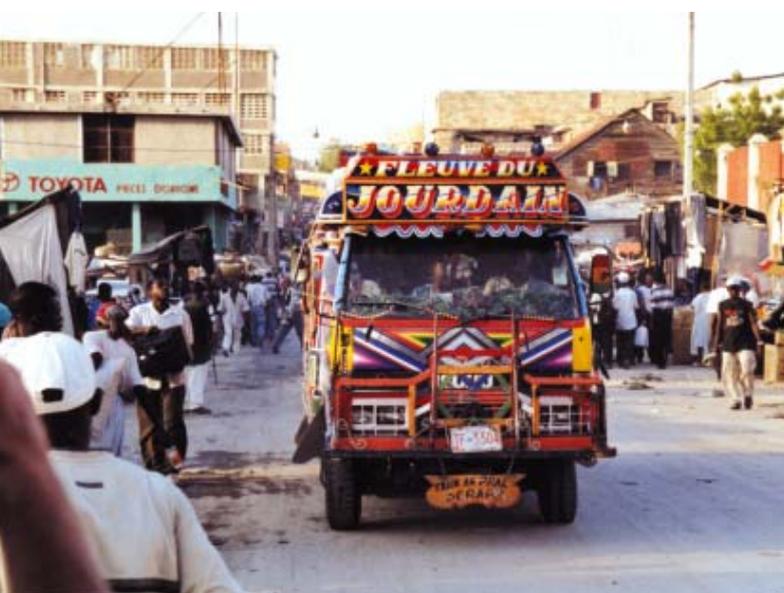
Première journée à PAP: nous visitons le Grace Children Hospital (GCH) où Marion a travaillé avec Roselène à la formation des matrones pendant trois ans. Formation



Photos: M. Jaquet, S. Konrad, L. Messerli



dont la responsable est Roselène depuis plus de huit ans. Elle gère actuellement un groupe d'environ 250 matrones. Le GCH est spécialisé dans le traitement de la tuberculose. Les enfants y sont hospitalisés et les adultes suivis ambulatoirement. L'hôpital est entouré de bidonvilles peuplés d'environ... 40'000 personnes. Premières émotions fortes: les dévotions. Comme chaque matin, la journée commence par un office religieux. Les chants entonnés par l'assemblée nous bouleversent et les larmes nous montent aux yeux. Le message qui suit et tend à l'endoctrinement nous dérange quelque peu. Deuxième temps fort de la journée: le club des mamans dans le bidonville de Cité Jérémie. Cet après-midi-là, Roselène a réuni une quarantaine de jeunes mamans accompagnées de leurs bébés. Une dizaine de matrones l'accompagnent. C'est avec ferveur et conviction qu'elle leur parle d'allaitement, de planification des naissances. Le tout est repris en chansons accompagnées à l'accordéon par un matrone, Boss Jacques.



Le lendemain, départ pour Désarmes, dans la vallée de l'Artibonite en compagnie de Pierre Burkhalter, un Suisse qui vit en Haïti depuis près de quinze ans. Son 4 x 4 est plus confortable. Plus confortable, mais moins solide! Trois panes plus tard, à la nuit, nous revoilà à PAP où nous retrouvons François le lendemain pour repartir enfin à Desarmes. Nous comprenons que le temps n'a pas la même valeur en Haïti qu'en Suisse. Tout exige de la patience. Et nous attendons... Jamais seules: chaque fois que nous sommes arrêtées quelque part, des gens s'approchent et nous parlent. Le créole de Marion nous ouvre bien des portes. Les gens sont d'une gentillesse incroyable. Nous garderons, lors d'une panne, un souvenir particulier d'Arsène. Il a 20 ans et déjà deux enfants. Il a veillé sur nous comme une poule sur ses petits. Si l'une d'entre nous s'éloignait, il allait des unes aux autres, l'air inquiet, alors que rien ne nous menaçait. Jamais nous n'avons ressenti aucune agressivité, mais il se sentait responsable de nous tout comme Ronald, autre ange gardien de 18 ans, qui nous a accompagnées lors d'une marche près de Camp-Perrin. Que penserait un adolescent de chez nous d'accompagner trois «commères» à travers la montagne?



Camp-Perrin, dans le sud de l'île: nous ne devons y rester qu'un jour et une nuit. Les aléas du voyage nous empêchent de poursuivre notre route vers Corail et Jérémie. Qu'à cela ne tienne, nous découvrons les joies de la marche à travers les mornes (collines). Le paysage change à chaque instant: nous passons d'un étang poissonneux à un paysage tropical digne du *Papillorama*. Tout y est: bananiers, caféiers, papillons, chaleur et humidité! Un homme rencontré sur la route nous montre une grotte. C'est ça, Haïti: des rencontres, des «ti parlé», des gens chaleureux qui nous font aimer ce pays. À Camp-Perrin, nous vivons chez une sœur de Roselène, Alberte, qui a deux filles: Nephtalie et Kenamya. Scène de l'après-midi: les enfants font leurs devoirs dans la cour sous l'œil vigilant du papa qui dicte les phrases à Nephtalie. Celle-ci les écrit sur un tableau noir appuyé contre un mur tandis que Kenamya s'applique à une

leçon d'écriture sur une petite table. La cour est très vivante, chacun va et vient d'une maison à l'autre et la soirée se passe dans la joie. Nous jouons au «Speed», jeu de réflexe apporté de Suisse. Les Haïtiens expriment leurs sentiments avec beaucoup de spontanéité et nous rions beaucoup.

L'expression des sentiments est également très présente dans les cultes. Nous l'avons constaté lors d'une célébration, le dimanche de Pâques. La communauté avait monté une saynète retraçant les derniers jours du Christ et la crucifixion. Nous gardons un souvenir mémorable de cet office. L'église tout entière vit ce moment avec beaucoup de ferveur en criant, en chantant et en circulant très librement dans la chapelle, même les poules y sont présentes. Quelle différence avec nos cultes!

Le retour à PAP relève de l'aventure: imaginez un bus pouvant contenir environ 35 passagers, dans lequel s'entassent près de 60 personnes plus quelques enfants, sans oublier les coqs! Voyage de nuit. Le chauffeur roule vite: il ne nous a fallu que trois heures trente pour parcourir le trajet que nous avons fait en six heures à l'aller! La fin du voyage s'annonce et nous profitons d'aller visiter l'école créée par Pasteur François dans le bidonville de Jalousie, sur les hauteurs de PAP. Des hommes réparent les dégâts provoqués la nuit précédente par un gros orage. Les constructions sont précaires et la moindre pluie entraîne avec elle de la terre et des déchets. Une des salles de classe, minuscule, accueille quatorze enfants; l'autre, un peu plus grande, en accueille près de vingt-cinq. Vacances obligent, elles sont vides mais nous imaginons dans quelles conditions travaillent les élèves. François nous montre son projet d'agrandissement ainsi que la future cantine scolaire. Dernier repas avant le retour, la nostalgie nous guette. Il est difficile, voire impossible, de retracer toutes les impressions ressenties au contact de ce peuple magnifique. Ses sourires, son accueil nous manquent déjà.

Marion Jaquet, Sandrine Konrad, Laurence Messerli ■



Si le cœur vous en dit

Il existe deux projets de soutien en faveur de Roselène et de Pasteur François.

- Pour la cantine scolaire de l'école de Jalousie :
Compte 20-7495-0 pour: Banque Raiffeisen, 2052 Fontainemelon; en faveur de: l'Association *Projet Sud*, Case postale, 2043 Boudevilliers. Référence 406337 80257

- Pour un soutien à Roselène dans son travail à la formation des matrones et pour la scolarisation de Ti Carl, Jesula, et Félicien (son fils et les deux enfants qu'elle élève) :

Compte 20-33759-3, TET ANSANM POU AYITI SOLEY, Philippe et Marion Jaquet, 2206 Les Geneveys s/Coffrane

Au pays d'Hollywood, les aveugles sont rois

Woody Allen règle son compte à l'industrie cinématographique, avec, à la clef, un magistral «*Hollywood Ending*»: un film réalisé par un aveugle... à voir absolument!

Présenté en ouverture du Festival de Cannes, *Hollywood Ending* (en français: *Une fin hollywoodienne*) a le rire très jaune et plutôt profond... Jugez-en plutôt! Même s'il peut exhiber deux Oscars décrochés dans les années quatre-vingt, le cinéaste Val Waxman (Woody Allen) n'est plus ce qu'il était. Considéré comme un auteur difficile, instable, il a perdu la confiance des «Majors» (qui, de toute façon, ne goûtent guère les «artistes» dans son genre). Relégué dans les bas-fonds de la pub, il vient tout juste de se faire virer du tournage d'une réclame réalisée dans le Grand Nord canadien. Advient alors le «miracle»: son ex-femme, Ellie (Téa Leoni), fiancée à un producteur à succès (Treat Williams), convainc ce dernier de confier au pauvre Val la réalisation du «remake» d'un polar à succès tourné à New-York (la ville fétiche d'Allen) et dont le budget est bien évidemment astronomique - soixante millions de dollars! Val accepte le «deal» car il est sans le sou. Il garde aussi l'espoir de reconquérir le cœur de sa charmante ex-épouse qui va se charger de la production exécutive...

Salué par la critique française

Partant, Allen nous balance l'une de ces métaphores dont il a le secret, qui va conférer à son trente-troisième long-métrage une drôlerie irrésistible et la profondeur morale dont sont empreints tous les films du «maître» depuis *Zelig* (1983). Au premier jour du tournage, son alter ego devient aveugle... Très heureux du tour pris par les choses, Val est prêt à abandonner la partie. Hélas pour lui, son agent (très intéressé) souhaite furieusement qu'il tourne quand même *The City That Never Sleeps* (c'est le titre du film). A son corps (très) défendant, Val commence à tourner à l'aveugle, flanqué de surcroît d'un chef-opérateur chinois qui ne parle pas un traître mot d'anglais! A la grande joie du spectateur, la charge est rude pour l'industrie hollywoodienne - si un cinéaste aveugle peut réussir pareille gageure, que penser des «bienvoyants» qui s'activent sans trop d'état d'âme sous le soleil californien? Avec cette modestie lucide qui le caractérise, Allen ne manque pas de renvoyer dos à dos tous les flatteurs, tel un Molière des temps

modernes (voir notre encadré). «Descendu» aux Etats-Unis, l'abracadabrant *City That Never Sleeps* est salué par la critique française qui le considère comme un chef-d'œuvre du cinéma d'auteur. Voilà un «happy end» qui ne manque pas de piquant, surtout quand on sait la faveur dont jouit l'auteur de *Celebrity* (1998) au pays de la Nouvelle Vague.

Vincent Adatte ■

Woody comme Molière...

A l'exemple d'un Molière, Woody Allen a évolué du registre de l'amuseur public à celui d'un moraliste quasi tragique, tout en renouvelant considérablement le genre dans lequel il s'exprime depuis bientôt quarante ans (dans un premier temps seulement à titre de scénariste et d'acteur). L'auteur de *La Rose pourpre du Caire* (1985) constitue sans doute le premier auteur comique de l'histoire du cinéma qui ait dépassé le personnage du naïf, de l'innocent ou de l'irresponsable, pour se présenter à nous sous un aspect complètement adulte. Resté comique (mais il ne fait plus rire à n'importe quel prix), devenu moraliste (pour sanctionner notre échec moral permanent), sacré (à la longue) grand cinéaste, Allen conçoit ses films avec la même rigueur méthodique: fidèle à ses collaborateurs, respectueux de ses budgets, il travaille résolument à l'écart du système hollywoodien - qu'il raille de manière si jouissive dans *Hollywood Ending*. Cette pratique profondément éthique lui a permis d'être le cinéaste américain le plus productif du moment (près de trente-trois longs-métrages tournés de 1969 à 2002). Au rythme d'un film par an (ou presque), Allen conduit sa carrière avec une autorité tranquille qui l'autorise à prendre certains risques artistiques... Tout en allant jouer de la clarinette tous les lundis soir dans son bar new-yorkais favori! (V.A.)



Média(t)titude

C'est l'histoire (authentique) d'un mec qui demande comme ça récemment à Fernando Henrique Cardoso, le président brésilien: «Vous avez des Noirs, vous aussi?» D'accord, elle n'est pas très drôle de prime abord; sauf quand on sait qu'en-dehors du continent africain, le Brésil est le pays qui compte le plus de Noirs au monde, et que le mec en question est l'actuel président des Etats-Unis, Georges W. Bush. Là, elle prend tout de suite... de la couleur!

On savait que les cyclistes et autres fondeurs de haut niveau étaient camés jusqu'aux yeux. Mais voilà que nos quotidiens régionaux viennent de révéler que le dopage sévit désormais aussi dans des courses à pied comme le Tour du canton de Neuchâtel. Caramba, encore un mythe qui tombe: voilà que la drogue deviendrait populaire!

Vive la presse utile! Le pays le plus puissant d'Europe, entendez l'Allemagne, vient d'être secoué par une «affaire» orchestrée par des journalistes - si, si, ils sont payés pour cela, et ils ont une carte ad hoc! - de l'agence ddp. Qui n'ont rien réussi de plus noble que de publier une dépêche affirmant que le chancelier Gerhard Schröder se... teindrait les cheveux pour cacher ses mèches grises. Tu parles d'un scoop! L'histoire a fini devant la justice, qui a donné tort à l'agence. Pour le plus grand bonheur des «fouille-beuze» de la presse people qui en ont fait des gorges chaudes. En attendant, selon l'UNICEF, près de 50'000 gosses continuent de mourir chaque jour de dénutrition sur la planète...

Les journalistes israéliens, eux, rigolent nettement moins. Les plus critiques d'entre eux ont même été mis au pas par les responsables de la propagande d'Etat. Ceux du département en langue arabe de *Radio Israël* ont même reçu l'interdiction d'utiliser le mot «victimes» pour évoquer les civils palestiniens tués durant l'intifada. En lieu et place, ils doivent désormais impérativement employer le terme «les morts» («katla»). No comment!...

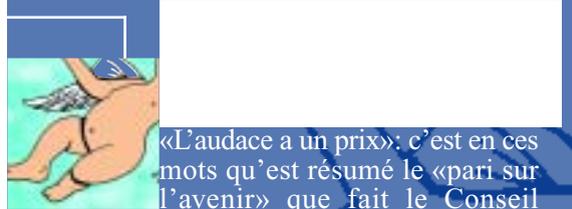


Mais où le progrès s'arrêtera-t-il? Ce ne sont pas nos petits amis, les animaux, qui sauront nous répondre. Voici en effet que des scientifiques new-yorkais viennent de concevoir le... rat téléguidé! Ils ont



pour ce faire implanté des électrodes dans le cerveau d'une poignée de rongeurs, et leur ensuite appris à obéir aux différentes stimulations reçues par ce biais. Rigolo, non?

Et comme si cela ne suffisait pas, voilà qu'un chercheur israélien, de son côté, s'est mis à produire des... poulets sans plumes. Pratiques au moment de l'abattage! Nous, on s'extasiera quand ils seront élevés déjà panés, ou avec une broche plantée dans le croupion!



«L'audace a un prix»: c'est en ces mots qu'est résumé le «pari sur l'avenir» que fait le Conseil d'Etat neuchâtelois dans son nouveau plan financier. Outre des prestations sociales, des hôpitaux et un lycée, le prix comporte une coupe radicale dans l'université. Première Faculté menacée de disparition: celle de théologie. Pourtant une question se pose: en quoi la suppression d'un tel lieu de réflexion s'apparente-t-elle à un acte «audacieux»? Et de surcroît porteur «d'avenir»? Heureux les pauvres en esprit car le Royaume des Cieux est à eux, dit l'Evangile. Le canton de Neuchâtel, nouvelle Sion? Et pour pas un rond!



Or donc, selon un bien triste sire biennois, dont il vaut mieux taire et oublier le nom, membre tout de même du Conseil municipal (!), selon cet homme bien à plaindre, les chambres à gaz de la Dernière Guerre mondiale constitueraient un «détail de l'Histoire»! Ni plus, ni moins... La tragédie de millions de personnes parties en fumée n'équivaut donc, pour certains, qu'à une bagatelle, à une brouille insignifiante. D'autres vont même plus loin, niant «purement» et simplement l'activité criminelle des camps de concentration nazis. Révisons! Oui, révisons notre mode d'éligibilité en exigeant l'introduction d'un examen préalable de salubrité morale pour l'accession à la fonction publique. Cela nous évitera la honte!

DANS LE SILLAGE DE L'ARAIGNÉE...



Les Editions Zoé ont publié récemment, à l'occasion du Salon du livre, *Le Fil qui chante*, dernier roman en date du Chaux-de-Fonnier Jean-Pierre Bregnard. Ce roman «à la fois singulier et ambitieux... réfléchit à quelques grands problèmes posés à l'homme par la science, la religion ou le langage», relève Isabelle Martin, critique littéraire au *Temps*. Contrairement à ce qu'une telle formule pourrait suggérer, cette réflexion n'est en rien théorique. Elle se développe à travers l'histoire d'une vie. Celle d'un vieux narrateur, retourné quelque part dans sa jungle natale, qui raconte dans un fluide mélange de parler et d'écrit, ses pérégrinations à travers l'Europe

et les Etats-Unis. Le lecteur parcourt avec lui une grande partie du XXe siècle: le délire du nazisme, Hiroshima, la guerre du Vietnam, la chute du Mur de Berlin...

La tension du récit tient à ce contact entre présent et passé: jungle mystérieuse, habitée de personnages de tous ordres s'annonçant comme autant de signes mythologiques, et souvenirs éveillés par les sensations du moment se rencontrent en une correspondance envoûtante entre les mondes extérieur et intérieur, qui consti-

tue à proprement parler la réalité humaine.

Victor, le narrateur, a un viatique pour traverser son aventure où se conjuguent désir, violence, humiliation, guerre, amour, plaisir et mort: «son insatiable désir de juger de tout et de tous», qui le pousse à percer le monde d'un œil cognitif dans le but d'en faire jaillir enfin le sens, dont il attend qu'il soit plus lumineux «que la froide lueur des comètes».

Or, l'aventure, si attirante dans ses promesses et si dure dans ses drames, ne se rend pas passivement. Là réside le nerf du roman, autant que lui la traverse, l'aventure provoque le héros de part en part. Elle le ramène à l'existence, à l'urgence vivante et finie qui l'empêche d'honorer la recherche qui tisse le fil de sa vie. Mais dans cette entreprise, non dénuée de désespoir et d'amour, d'autres fils peuvent se rejoindre...

La littérature, trop souvent enfermée dans son dévoilement de l'échec, tend ici au lecteur un petit bout de fil, de ce fil qui relie aux autres, de ce fil qui permettra peut-être de se déplacer dans l'immensité venteuse du monde à la manière de l'araignée voyageuse, une des nombreuses rencontres que fera le lecteur du *Fil qui chante*.

Michel Schaffter ■

Jean-Pierre Bregnard,
Le Fil qui chante, Ed. Zoé, 2002

UN LIVRE, UN VRAI



On ne vit qu'une fois! Affirmation presque banale si on ne songe pas aux implications profondes de cette évidence qui nous régit tous. On ne vit qu'une fois, sans droit à raturer, à gommer, à recommencer ce que l'on aurait raté lors d'une ébauche initiale. On ne vit qu'une fois, avec la responsabilité, implicite voire inconsciente, que cela engendre seconde après seconde jusqu'à notre mort. Chaque fraction de temps, aussi infime soit-elle, nous confère une réalité, et une seule.

Est-ce la vie qui nous fait, ou nous qui la faisons? Il serait très présomptueux de pencher exclusivement pour la seconde hypothèse.

L'éventail de nos véritables choix est à n'en point douter très, très restreint. C'est sur ce sujet toutefois que Tonino Benacquista a bâti son dernier roman, intitulé: *Quelqu'un d'autre*.

L'essentiel de la trame est contenu dans le titre. C'est l'histoire de deux hommes, dans la quarantaine, qui, à l'occasion d'un pari fou, rendu d'autant plus insensé par un excès d'alcool, se donnent trois ans pour changer totalement d'identité, d'existence. Jusqu'à en deve-

nir méconnaissables, «nouveaux». En filigrane de ce scénario: le bilan, les interrogations, les rêves qui nous ont tous, une fois ou l'autre, habités et incités à nous demander ce que nous serions devenus si... Si la vie ne nous avait pas conditionnés de telle ou telle manière, si nous avions osé, si nous avions écouté la petite voix qui nous disait... Bref, si nous étions devenus qui nous aurions pu être, avec, souvent, les parts de regret, de curiosité, de folie refoulée que cela comporte.

Les deux personnages de Benacquista vont nous guider dans cette découverte, planifiée, sciemment élaborée et maîtrisée pour le premier, insoupçonnée parce qu'insoupçonnable pour le second. On ne vit qu'une fois, et chacun n'a qu'un chemin: est-il possible de s'extraire de cette implacable réalité? Et si devenir quelqu'un d'autre, c'était, malgré tout, malgré l'illusion, ne rester que soi-même? Qu'un soi-même, parmi d'autres possibles... Fort d'un style qui révèle simultanément un talent et un amour de l'écriture, Benacquista nous met habilement face à une question fondamentale: qui suis-je?

Laurent Borel ■

Tonino Benacquista,
Quelqu'un d'autre, Ed. Gallimard, 2002